



THÉRÈSE OU ANGE ET DIABLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

PAR

MM. BAYARD ET ARTHUR DE BEAUPLAN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASE, LE 20 OCTOBRE 1857.

Distribution de la pièce.

Premier acte.

GEORGES DE CHENEVIÈRES. MM. ANNAUD.
JULES D'ANCENT. DEPOIS.
M. DE GOURNAY, ancien tuteur de Georges. PERRON.
ERNEST BRIDOUX, neveu de M. de Gournay. LESGÈRE.

THÉRÈSE } Mlle ROSE LAGRÈS.
UNE DAME }
GERVAIS, domestique. M. BLANCHET.
Jeunes filles amies de Thérèse.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un boudoir très-élégant. — Porte d'entrée au fond. — Porte de l'appartement, à droite. — À gauche, dans l'angle, une petite porte perdue. — Dans l'angle opposé, un meuble élégant surmonté d'une glace. — À droite, au premier plan, console; à gauche, au premier plan, en face de la porte d'intérieur, une cheminée, et devant la cheminée, un guéridon; canapé, formant angle avec la cheminée, siège autour du guéridon et autour de l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE DAME, puis GERVAIS.

Au lever du rideau, on entend le bruit d'une clef dans la serrure de la porte perdue à gauche. La porte s'ouvre lentement. Une dame élégamment vêtue, paraît; regardant autour d'elle avec anxiété. — Musique à l'orchestre.

LA DAME, entrant.

Personne!... et pourtant sa porte sur le palier était ouverte... mais où suis-je ici?... chez le marié, sans doute...

GERVAIS, paraissant à la porte du fond.

Tiens! une dame!...

LA DAME, sans le voir, s'approche de la console qui est à droite et y pose un bouquet et une couronne de mariée.

GERVAIS, s'avançant.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LA DAME, se retournant au bruit.

Ah! quelqu'un! Silence! vous ne m'avez pas vue!

(La musique cesse.)

GERVAIS.

Non, jamais, Madame; mais je vous vois.

LA DAME.

Vous ne me voyez pas.

GERVAIS.

Comment?

LA DAME.

Ma visite dans cet appartement ne doit être connue de personne... Je vous en prie...

GERVAIS.

Mais ces fleurs, ce bouquet de mariée?...



LA DAME.
Si l'on vous demande qui les a mis ici...
GERVAIS.
Je dirai...
LA DAME.
Que vous ne le savez pas.
GERVAIS.
Mais puisque c'est vous.
LA DAME.
Raison de plus... vous ne m'avez pas vue.
GERVAIS.
Ces fleurs ne peuvent pourtant pas être venues toutes seules.
LA DAME.
Si fait... Cette discrétion que je vous demande en grâce, je la reconnaitrai... et dès à présent, tenez!
(*Elle lui donne une pièce d'or.*)

GERVAIS.
De l'or !...
LA DAME.
Vous n'avez rien à dire. (*Elle remonte.*)
GERVAIS, passant à droite.
Je suis aveugle et muet... Mais par où êtes-vous entrée ?... Ah ! cette porte qui ne devait être ouverte que le jour du mariage de mon malin.

LA DAME.
Ah ! (*Elle ferme la porte par laquelle elle est entrée.*)
GERVAIS.
Oh ! fermée !... Vous ne pouvez plus sortir. Elle n'ouvre que de l'autre côté...

LA DAME, à part.
Tant mieux... je suis sûre au moins qu'elle ne me verra pas... mais, partirez-vous la nuit ?... (*A Gervais.*) Vous êtes seul, n'est-ce pas ?

GERVAIS.
Oui, ce n'est que ce matin même que Monsieur doit venir habiter cet appartement qu'il a fait arranger tout exprès... et qui communique avec la chambrette de la maîtresse... Une simple ouvrière... Ah ! mon Dieu ! c'est vous, peut-être.

LA DAME.
Moi !... vous ne la connaissez donc pas ?
GERVAIS.
Non... pas encore... Monsieur ne m'a jamais envoyé chez elle... et cette chambre donne dans une autre maison... d'une autre rue.

LA DAME.
Ainsi vous ne savez pas si elle est belle.
GERVAIS.
Elle doit l'être... Monsieur l'aime tant !...

LA DAME, elle va du côté de la cheminée.
Où, n'est-ce pas ? sa femme sera bien heureuse, bien aimée ! (*A part.*) Pauvre Thérèse !...

GERVAIS.
Je vous en réponds ! Monsieur fait tant de dépense pour elle ! Rien ne lui coûte... Il disait aux peintres, aux ébénistes, aux tapissiers, faites ceci, faites cela !... Mais ça coûtera le double : qu'importe ! Il n'y a rien d'aussi beau pour Thérèse... Il paraît que c'est le nom...

LA DAME.
Oui, oui... (*Regardant sur le guéridon une carte qui est dans une petite coupe.*) Ah ! cette carte... Jules D'Ancey !... Votre maître connaît un D'Ancey ?

GERVAIS.
Je ne sais pas... C'est une carte qu'on a laissée ce matin pour Monsieur...

LA DAME, à part.
C'est singulier !
GERVAIS, allant ouvrir la porte de droite.
Et il faut voir la chambre à coucher... par là... Tenez !

LA DAME, passant, et regardant à droite.
Toute blanche de dentelles... et de soie... un jour mystérieux... des livres... un prie-Dieu !... Tout un rêve de jeune fille. (*Elle porte la main à ses yeux, pour essuyer une larme.*) Tout est d'un goût parfait. (*Elle entre dans la chambre.*)

GERVAIS, lui parlant de la porte.
Elle donne dans la maison comme ce boudoir... Du salon dans l'antichambre...

GERVAIS, en dehors.
Gervais !... êtes-vous là, Gervais ?

GERVAIS.
La voix de Monsieur ! Et cette dame qui ne veut pas être vue (*A la porte.*) Madame !

SCÈNE II.

GEORGES, GERVAIS.

GERVAIS, paraissant au fond.
Gervais... Ah !... que faites-vous ici ?
GERVAIS, refermant vivement la porte de droite.
Moi, Monsieur... comme vous voyez... je range.
GERVAIS.
Il n'y a rien à ranger.
GERVAIS.
C'est une carte pour Monsieur... une carte que j'ai apportée là...
GERVAIS, s'approchant du guéridon.
Dans cette maison... une entrée !... déjà ! (*Il la prend.*)

GERVAIS, tenant la porte de gauche entr'ouverte.
Oh !... elle sort par le salon, et de là dans l'antichambre... (*Regardant la petite porte de gauche.*) Au fait... plus moyen, par ici.

GERVAIS.
Jules D'Ancey, je ne connais pas...
GERVAIS.
Je l'ai trouvée chez le colporteur.
GERVAIS.
Et il n'est pas venu d'autres personnes ? M. de Gournay.

GERVAIS.
Non, Monsieur.
GERVAIS.
Il devrait être arrivé... C'est bien. Sortez !
GERVAIS.
Oui, Monsieur. (*Il se pour sortir à droite.*)
GERVAIS.
Non. (*Montrant le fond.*) Par ici.

GERVAIS.
Oui, Monsieur...
GERVAIS, à part, allant porter son chapeau au fond.
Je voudrais que personne n'entrât dans cette chambre avant elle !... (*Après avoir les fleurs.*) Ah ! mais qu'est-ce cela ?... un bouquet de mariée !... Gervais ?
GERVAIS, qui est sorti, rouvrant la porte du fond.
Monsieur ?...

GERVAIS.
Qu'est-ce qui a apporté ces fleurs ?
GERVAIS.

Ces fleurs... je ne sais pas, Monsieur... j'ignore... je n'ai rien vu...

GERVAIS.
Qu'est-ce que c'est ?... Vous ne savez pas... Vous ignorez qui est entré chez moi ?

GERVAIS, embarrassé.
Monsieur, c'est que...
GERVAIS.
Vous ne savez pas jouer votre rôle... Quelqu'un est venu ici !

GERVAIS.
Mon Dieu ! c'est que...
GERVAIS.

Une personne...
GERVAIS, vivement.
Que je ne connais pas.

GERVAIS.
Vous l'avez vue ?
GERVAIS.

C'est que...
GERVAIS.
C'est que... c'est que... parlez-vous ?

GERVAIS.
Elle m'a défendu de le dire.
GERVAIS, prenant le bouquet.
Une femme ! Oui, il n'y a qu'une femme pour avoir en cette idée-là ! Charmant ! d'un goût exquis... et moi qui n'y avais pas pensé !... Est-ce une attention gracieuse, une surprise... ou plutôt un reproche délicat qu'on m'a voulu me faire !...

GERVAIS.
Monsieur ne dira pas...

GEORGES, riant.
Mais que voulez-vous que je dise, puisque je ne sais rien moi-même ?

GEYAT.
C'est qu'on m'avait bien recommandé le silence !

GEORGES.
Qu'on vous a payé peut-être. *(Gervais boisse les yeux.)* C'est bon, laissez-moi !...

GEYAT.
Oui, Monsieur. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE III.

GEORGES, puis THÉRÈSE, dans sa chambre, à gauche.

GEORGES.
Qu'il donc pu !... Ah ! Cela fait du bien de savoir qu'on pense à vous... qu'on prend part à votre bonheur !... quelques ancienne amie de ma pauvre mère... de Thérèse, peut-être... *(On entend Thérèse chanter dans la chambre à gauche.)* Ah ! la voilà rentrée.

(Il écoute.)

Thérèse, chantant dans sa chambre.

Liée dans sa chambrette
Chante soir et matin...

GEORGES, frappant à la porte.

Thérèse !... Thérèse !...

Thérèse, de sa chambre.

Ah ! c'est vous, M. Georges !... bonjour !

GEORGES.

Bonjour ! je vous embrasse de tout mon cœur !...

Thérèse.

Je vous le permets, à travers la porte.

GEORGES.

Oh ! moudite porte ! *(Il la harcèle.)*

Thérèse, riant.

Monsieur, je vous prie de ne point faire de scandale ou je me plaindrai !

GEORGES, riant.

Au propriétaire ?

Thérèse.

Non... à mon mari.

GEORGES.

A votre mari !

Thérèse.

Vous ne savez pas, mon voisin... Je me marie aujourd'hui même... J'épouse un beau jeune homme... bien bon... bien tendre... bien respectueux.

GEORGES à lui-même.

Oh ! sans la porte ! *(Il la remue.)*

Thérèse, plus fort.

Très-respectueux... entendez-vous, voisin ?

GEORGES.

Mais, voyons ma petite Thérèse, puisque cette porte doit s'ouvrir aujourd'hui... pourquoi pas tout de suite ?

Thérèse.

Parce que je ne veux entrer chez mon futur qu'en présence de témoins, et avec ma belle toilette.

GEORGES.

Maïs cette toilette n'est-elle pas bientôt finie ?

Thérèse.

Un peu de patience... J'essayerai tout à l'heure chez le voisin cette jolie robe blanche, qui m'a tout l'air d'une robe de noces !...

GEORGES.

Va-t-elle bien !...

Thérèse.

Très-bien, je l'ai faite moi-même ! Dame ! j'en ai tant fait pour les autres !

GEORGES.

Mais ne nous manque-t-il pas quelque chose pour compléter la toilette de la mariée, par exemple, un bouquet de fleurs d'orange ?

Thérèse.

Y avez-vous pensé, Monsieur ?

GEORGES, à part.

Ah ! c'est-elle !... c'est elle qui est venue !

Thérèse.

Hein ?

Thérèse !... Thérèse ! vous avez ouvert la porte ce matin ?

Thérèse.

Moi, Monsieur, pas du tout ! *(Elle reprend son refrain.)*

GEYAT, annonçant, du fond.

M. de Gournay.

GEORGES.

Enfin !... faites entrer !... *(A la porte.)* Voici mon témoin. *(M. de Gournay paraît.)* Dépêchez-vous !

Thérèse.

Adieu !

GEORGES.

Nou ! Au revoir !... *(Envoyant un baiser à la porte.)* À bientôt !

SCÈNE IV.

GEORGES, GOURNAY, puis ERNEST BRIDOUX.

GEYAT.

Vive Dieu ! mon gaillard, quelle tendresse pour une porte fermée.

GEORGES.

Ah ! mon bon monsieur de Gournay ! mon tuteur, mon second père... que je suis heureux de vous voir !

ERNEST.

Et moi ?

GEORGES.

Ernest !... Ernest Bridoux !

GOURNAY.

Eh ! oui, Ernest Bridoux, mon neveu, mon héritier !

ERNEST.

Unique !

GOURNAY.

Qui n'est trouvé hier au débarcadère du chemin de fer d'Orléans... pour s'emparer de moi... et il a voulu absolument m'installer chez lui... pour me surveiller, j'imagine.

GEORGES.

Ah ! bah !

ERNEST, riant.

Ha ! ha ! ha !

GOURNAY.

Il ne me quitte pas d'une minute... c'est mon ombre ! Le diable m'emporte ! je crois qu'il a peur que je fasse quelque folie.

Thérèse.

ERNEST.

Charmaut.

ERNEST.

Dame ! Paris est une ville terrible pour les jeunes gens... Et mon oncle qui est dans l'état de la Saint-Martin... serait capable de convoier en secondes noces... C'est contagieux à mauvais exemple !

GEORGES.

Comment ?

ERNEST.

Ainsi, vous vous mariez !... Ah ! sapristi ! quelle drôle d'idée !... Surtout, va !... il ne m'en avait rien dit... à moi un de ses amis intimes !

GEORGES.

Oh ! intime !...

GOURNAY.

Comme on en a tant... quand il fait beau et qu'on les revoit cinq minutes ! *(Il va s'asseoir sur le canapé.)*

ERNEST, regardant autour de lui.

C'est donc ici que Rose va respirer. Eh ! mais c'est très-gentil, tout ça... c'est très-bien arrangé... c'est Mombro qui l'a meublé ?

GEORGES.

Non, c'est moi.

ERNEST.

Ha ! ha ! ha ! le mot est joli... très-joli... et mon oncle n'y est pas pour quelque chose... Ha, vrai ! *(Il va à la cheminée, dont il examine la garniture.)*

GEORGES.

M. de Gournay ?

GOURNAY, riant.

Allons, bien ! il va avoir peur que j'écorne pour toi son héritage !

ERNEST, de même.

Dame !... écoute donc, tu es si léger !

GEORGES.
Cela regarde son père !... voilà mon bon monsieur de Gournay, voilà ce que c'est que de vieillir garçon... on n'a pas d'héritier de sa façon.

GEORNAV.
Que veux-tu ? Je me suis laissé glisser sur la pente douce du célibat ; j'ai fait comme ces nageurs timides qui contemplant pitoyablement le grand bain, sans oser peigner une tête. Pendant quinze ans, je me disais : « Non... je n'ose pas encore... l'eau n'est pas assez bonne. » Et depuis quinze ans, je me dis : Non décidément, c'est trop profond... je n'ose plus, j'en ai tant vu s'y noyer... dans le grand bain du mariage !

GEORGES.
Que vous n'avez pas donné votre tête.

GEORNAV.
Et toi, tu donnes la tienne aujourd'hui, comme ça, de gâté de cœur !

GEORGES.
Et sans trembler !

GEORNAV.
Mais voyons, mon garçon... à présent que cet animal n'est plus à boyonner autour de nous... pourquoi diable ! m'a-t-il fait un mystère de ce mariage, jusqu'au jour où il n'est plus possible de l'empêcher !

GEORGES, riant.
C'est vrai !

GEORNAV.
Tu m'appelles comme témoin, quand tu aurais dû me conseiller comme un ami, comme un père ! je ne suis pourtant pas bien terrible. Je fais de la morale en riant, en amateur.

GEORGES.
Ah ! c'est qu'alors prenant votre plus grosse voix et fronçant le plus possible vos sourcils !

GEORNAV.
Comme Jupiter ! ça ne me va pas du tout, ça me rend fort laid.

GEORGES.
Vous m'eussiez dit : « Méfiez-vous ! mon garçon ! un mariage d'amour... à ton âge... dans ta position ! une fille sans dot avec ta fortune ! une ouvrière, à toi qui tiens à une famille des pins distingués de la Touraine ! ce mariage enfin, pour toi qui n'a jamais mené la vie de garçon !... mais ça ne peut pas... c'est impossible ! à force de raison... c'est de la folie ! tranchons le mot, c'est une bêtise ! »

GEORNAV.
Justement ! très-bien... je crois m'entendre, et je me fais plaisir !

GEORGES.
Oh ! je connais ce thème-là !

GEORNAV.
Et les variations ?

GEORGES.
C'est un texte vieux comme le monde... pour lequel il y a un arsenal d'arguments sans réplique... de transformations... écrasants... pour le malheureux qui ne peut dire et répéter qu'une chose, qui n'a qu'une idée, qu'une pensée, qu'une parole : j'aime ! j'aime ! le bonheur est là... je le vois, je le devine, il m'appelle... ne me retenez pas... ne m'empêchez pas d'aller à lui !

GEORNAV.
C'est ça... on piqua sa tête ! et voilà justement comme on se noie !

GEORGES.
Non, non, mon bon monsieur Gournay !... je me suis dit tout ce que vous m'auriez dit vous-même... et j'ai eu réponse à tout !... Si bien qu'aujourd'hui les baines sont publiées, le maire a mis son écharpe, l'autel est prêt, et mon bonheur est sans remède.

GEORNAV, passant à droite.
Pas encore ! je ne tourne pas si vite !

GEORGES.
Aujourd'hui, je puis vous dire : celle que j'aime est là... (Il indique la petite porte perdue à gauche).

GEORNAV.
Ah ! bah ! je m'en doutais... la porte à laquelle tu parlais avec tant de passion !...

GEORGES.
Oui, là, dans un modeste réduit, où tout atteste la plus douce candeur, le travail le plus courageux, la vertu la plus pure.

GEORNAV.
Laisse-moi donc tranquille !... la vertu la plus pure !... porte

à porte avec ton amour... quelques petits nez retroussés, qui ne saut pas mettre les verrous !

GEORGES.
Ah ! ne croyez pas...

GEORNAV.
Ou qui les met pour que le mariage les ôte !

GEORGES.
Non ! c'est à force de tendresse, c'est par les soins les plus délicats que j'ai obtenu sa main ; à peine si elle ose m'écrire quelques billets charmants !...

GEORNAV.
Que tu as là sur ton cœur... avec une bonette de ses cheveux !

GEORGES.
Comme vous dites !... et cet appartement que je n'ai pas encore habité, qu'elle ne connaît même pas, où je lui ménage toutes les surprises du luxe et de la fortune, n'aura pas de retraite plus délicate que cette pauvre petite chambre qui ne m'est pas toujours ouvert où rayonne dans l'ombre comme une créature céleste, cette jeune fille, dont le cœur n'a jamais battu que pour moi, dont la pensée est toujours une pensée sœur de la mienne !...

GEORNAV, ému.
Dire que j'ai été comme ça et que j'ai reculé.

GEORGES.
Ah ! si vous l'eussiez vue comme moi !

GEORNAV.
Eh ! bien ! on demande à voir ! que diable ! il m'entraîne... je tourne ! je tourne ! mais je serai fermé, à rien n'est fait encore !... je romprai tout, s'il le faut, ou nous nous brouillons !

GEORGES.
Ah ! ne dites pas cela devant tant de beauté, unie à tant de grâces et de vertus, vous vous inclinerez... comme moi !

GEORNAV.
Allons donc !

GEORGES.
Et vous comprendrez tout ce que le monde me doit de reconnaissance pour lui avoir rendu un ange qui était perdu pour lui !

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, GEORGES, GOURNAV.

La petite porte de gauche s'ouvre et Thérèse paraît sur le seuil.

GEORGES !...

GEORNAV (l'apercevant).
Hein !

GEORGES.
C'est elle !

GEORNAV, tendant la main à Georges.
Merci ! merci !

GEORGES, lui baisant la main.
Thérèse... (Il se tourne vers M. de Gournay.)
M. de Gournay salut respectueusement Thérèse.)
Thérèse, timidement.

Le tuteur, le second père dont vous m'avez souvent parlé... un ami de votre famille qui deviendra le mien, je l'espère... quand il me connaîtra.

GEORNAV.
Je crois que c'est fait.

GEORGES.
Oh ! n'ayez pas peur... il a bien l'air un peu sévère, comme ça de prime-abord... il a bien encore quelques vieux préjugés... hein ! nous croyons à l'influence du vendredi, n'est-ce pas ? et au danger des mariages d'amour.

GEORNAV.
Mademoiselle serait faite pour les faire aimer.

GEORGES montrant Gournay à Thérèse.
Et je suis sûr que vous l'aimerez comme moi... je veux dire comme je l'aime... quand vous le connaîtrez.

THÉRÈSE.
Je crois que c'est fait.

GEORNAV, allant à elle.
Mademoiselle !...

GEORGES prenant son chapeau au fond.
Bravo !... à présent que je vous ai présentés l'un à l'autre, je ne veux pas influencer votre juge (A M. de Gournay) : allons, arrêtez-la de questions bien importantes, bien sérieuses. (A Thérèse) Et vous, Thérèse, répondez-lui ou souvenez-vous

tous les deux que si vous ne vous accordez pas... s'il me fait renoncer à l'amitié de l'un... ou à l'amour de l'autre... ah ! je serais bien malheureux. *(Il s'écroule.)*

THÉRÈSE, coulant le rideau.

Georges ! mon ami !

GEORGES.

Du courage !

(Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE VII.

GOURNAY, THÉRÈSE.

Ils restent tous les deux un instant silencieux et un peu embarrassés. GOURNAY, à part sur le devant.

Me laisser seul tête à tête avec cette jeune fille ! le diable m'emporte si je sais que lui dire !

(Silence.)

THÉRÈSE, à part au fond.

Il a bien de la peine à commencer.

GOURNAY, prenant son parti.

Mademoiselle !

THÉRÈSE, effrayée.

Monsieur !

GOURNAY.

Pardieu ! je ne sais trop comment vous expliquer... je ne voudrais pas certainement... je serais désolé... d'ailleurs...

THÉRÈSE.

Vous êtes plus embarrassé que moi, je le vois bien...

GOURNAY, à part.

C'est ma foi vrai !

THÉRÈSE.

Voulez-vous que je vous aide un peu ? *(Elle lui offre un siège.)*

GOURNAY.

Parbleu ! vous me feriez plaisir !

THÉRÈSE.

Si par hasard, vous ne venez à Paris... que pour rompre le mariage de votre ancien pupille... avec mon pauvre jeune fils.

GOURNAY.

Vous n'y êtes pas tout à fait. *(Il s'assied.)*

THÉRÈSE, qui a dû chercher une petite chaise à droite.

J'en suis bien près... Soyez franc ! *(Elle s'assied.)*

GOURNAY.

Eh ! bien, franchement... c'est un peu vrai... que voulez-vous ? j'avais peur !

THÉRÈSE.

Eh ! de quoi, monsieur ?

GOURNAY.

Eh ! mon Dieu ! mon enfant, est-ce que la poitrine qui n'ose pas entrer dans une pièce sombre sans lumière, sans da quoi il a peur ?... j'avais peur du mariage en général...

THÉRÈSE.

Et de notre courtou.

GOURNAY.

C'est encore vrai... j'avais peur pour Georges... des espérances trompées ; des rêves évanouis... des illusions perdues. J'avais peur enfin des éloges de toutes sortes qu'on sème à son âge et qu'on recueille au mien... triste moisson... où il n'y a pas de glorieux !

THÉRÈSE.

Vous n'aviez pas confiance en moi.

GOURNAY.

Je ne vous connaissais pas.

THÉRÈSE.

C'est juste !

GOURNAY.

Je me disais, Georges est jeune... C'est un noble cœur, plein d'élan, plein de feu !...

THÉRÈSE.

Oh ! oui, un noble cœur !

GOURNAY.

Il se sera tellement épris d'une adoite petite grisetotte... *(Thérèse baisse les yeux.)* Quelque minois chiffonné... des yeux à la chinoise... la beauté du diable !... vous voyez bien, mademoiselle, que je ne vous connaissais pas ! *(Reprenant son idée.)* Elle sera bien digne, bien calme, d'ailleurs... toujours avant de vous connaître... tout, jusqu'à sa vertu, sera un piège pour mon pauvre Georges, si naïve et si confiant... et plus tard le moindre des malheurs, c'est qu'elle aura derrière elle un régiment de frères, de cousins, de cousins, surtout... une famille impos-

able !

THÉRÈSE.

J'ai le malheur de n'avoir pas de famille, Monsieur !

GOURNAY.

Ah !... Oh ! je ne faisais nullement allusion... quant à vous, rien qu'en vous voyant, à cet air de candeur, je suis devenu un peu... George pour vous !... et, cependant vous êtes la porte à porte avec lui !

THÉRÈSE.

Je croyais que M. Georges vous avait répondu sur ce point, Monsieur... jamais il n'a franchi le seuil de cette porte... et moi, Monsieur, j'entre ici pour la première fois... Je ne connaissais pas cet appartement qui doit être si niché... et mes yeux en sont éblouis... Il paraît que votre pupille est riche ?

GOURNAY.

Vous ne le savez pas ?

THÉRÈSE.

Je ne lui ai jamais demandé quelle était sa fortune... ben- reuse, dans une pauvre petite chambre, je dois tout à mon travail... tout, jusqu'à ma robe de noces que j'ai faite moi-même ! je n'ai rien accepté de monsieur Georges... que son cœur, parce que je l'aime... et sa main, parce que je suis une bonne fille.

GOURNAY.

Oh ! il est trop heureux ! *(Avec inquiétude.)* et vous êtes seule... votre mère !...

THÉRÈSE, très-ému.

Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vue... Et ce souvenir, s'il m'était resté, serait de ceux qu'il faut oublier ! *(Elle se lève.)*

GOURNAY.

Que dites-vous ?

THÉRÈSE.

Ah ! Monsieur... Georges vous aime... Je n'en ai pas de doute... et moi, Monsieur, je n'ai pas connu ma mère, Monsieur... mais ces noms, ces caresses qu'une mère prodigue à son enfant, ne m'ont jamais manqué... Ce baiser du soir qui l'endort et ce baiser du matin qui le réveille, mon front les a reçus chaque jour d'un être chéri dont la mémoire est en même temps une douleur cruelle et une jouissance ineffable... de mon père !... *(Elle se jette en pleurs.)* Pardon, Monsieur... de ces larmes...

GOURNAY, à part.

Eh ! parbleu ! moi aussi, je pleure !

THÉRÈSE.

Elles viennent tantôt du souvenir de mon bonheur que de l'amer-tume de mes regrets !... mon père était un laborieux professeur, adoré de ses élèves ! Après des travaux qu'on lui payait bien mal, sa seule joie, son seul plaisir était de me donner à moi-même une éducation qui devait m'élever plus tard au-dessus de mon état... moi, je le payais d'un baiser ! Et, heureux de cette vie modeste, nous n'avions jamais connu la douleur... lorsqu'un jour... tout ému de la tendresse d'une de mes compagnes pour sa mère... Et moi, dis-je à mon père, qui souriait, moi je n'ai donc pas de mère !... Tout à coup sa figure se troubla... Son regard toujours si doux devint terrible... Ne me parlez jamais de cette femme, s'écria-t-il ! Elle a fait mon malheur et ma honte !

GOURNAY, à part.

Pauvre homme ! Encore un !

THÉRÈSE.

Il sortit, et je restai muette, interdite ! Oublié je le rejoignais... je le trouvais la figure inondée de larmes, et, en le voyant pleurer, je pleurais aussi, sans comprendre... Il prit ma tête dans ses mains, et me dit, en me embrassant : Cette femme est morte !... Ta mère, c'est moi ! c'est moi !

GOURNAY.

Oh ! si elle est morte !...

THÉRÈSE.

Après les paroles qu'il m'avait dites, je n'eus plus un mot de regret pour elle... Oh ! c'était mal, n'est-ce pas ? Monsieur !... mais j'eus peur de offenser mon père.

GOURNAY.

Oui, oui, je comprends.

THÉRÈSE.

Il ne m'en parla plus... et peu à peu le bonheur et la joie rentrèrent dans notre petit logement, et gai, si riant, jusqu'à jour où le ciel m'enleva mon seul ami, ma seule famille ! Sois honnête, murmura-t-il en mourant... plus honnête que... Le reste expira sur ses lèvres... Ah ! voyez vous, Monsieur, le travail avait usé sa vie... mais un chagrin secret lui avait rongé le cœur... C'était fini, j'étais orphelin.

GOURNAY.

Pauvre enfant !

THÉRÈSE.

Où ! cette fois, je pleurerai... je pleurerai mon père et ma mère dans la même personne... car je restais seule, toute seule au monde, et avec tant de chagrins que j'espérais bien en mourir... mais, le chagrin à vingt ans, on a beau faire, on n'en meurt pas... un beau soleil sèche vos larmes... On veut être triste... les oiseaux vous font chanter... On se dit : je n'aurai plus rien que ma douleur... que mes souvenirs ! Et, puis, un jour, le hasard... ou plutôt la Providence met sur votre chemin un ami, un frère, une affection nouvelle... le regard de cet ami vous fait baisser les yeux... sa parole si tendre vous remplit le cœur d'un sentiment inconnu ! on voit par ses yeux... on vit par son âme ! la douleur s'efface d'autrefois n'est plus qu'une douce mélancolie... on est guéri... on aime ! Voilà comme j'ai connu M. Georges ! Voilà comment M. Georges m'a aimé !

GOURNAY.

Eh ! il a bien fait... Ah ! pardonnez-moi, mon enfant, mes doutes, mes questions... pardonnez-moi ma vieille sottise !

THÉRÈSE.

Ah ! Monsieur !

GOURNAY.

Je vous être votre ami, votre père comme celui de Georges... Tenez, embrassez-moi ! (Il lui tend les bras.)

THÉRÈSE, courant l'embrasser.

Oh ! de tout mon cœur !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GEORGES, puis ERNEST.

GEORGES, entrant par le fond.

Que vois-je ! l'accusée dans les bras de son juge !

GOURNAY.

Eh ! viens ! viens que je te le félicite !... tu as raison... c'est un ange ! et vous, si tu ne l'épousais pas, je l'épouserais, moi !...

GEORGES.

Allois donc ! j'en étais bien sûr !

THÉRÈSE, serrant le main de Georges.

Mon ami !

GOURNAY.

Oui, trouve-moi la pareille, et je me marie !...

ERNEST, qui est entré sur les derniers mots.

Heint... mon oncle ! Ah ! sapristi ! ne plaisantez pas !

GOURNAY.

A l'autre !

GEORGES, riant.

Ah ! il arrive bien !

THÉRÈSE.

Quelqu'un ! (Elle veut sortir.)

GEORGES, la retenant.

Eh ! non, restez !... (Il fait asseoir Thérèse près du guéridon.)

ERNEST.

Ce que c'est que ces jeunes gens ! On ne peut pas les laisser un instant seuls !...

GOURNAY.

Ah ! tu mériterais bien que cela fût !

ERNEST.

Oui, je vous le conseille !

GEORGES.

Allois, venez ici, beau neveu... pour vous rassurer, je vais vous présenter à ma future !

ERNEST.

Ah ! c'est votre future !... Alors, c'est différent !...

GEORGES, à Thérèse.

Monsieur Ernest Bridoux... un de nos fashionables.

ERNEST, saluant Thérèse.

Mademoiselle ! (La regardant.) Ah ! sapristi !

GEORGES.

Hein !

GOURNAY.

Qu'est-ce !

ERNEST.

Rien... non, rien... C'est que...

THÉRÈSE, à part.

Mon Dieu ! Combien il me regarde !

GOURNAY.

Ah ! ça... avec ton air affiné...

GEORGES.

Au fait...

ERNEST.

Eh ! mais, il me semble que c'est tout naturel... en présence de tant de grâce... de tant de beauté... et puis... GOURNAY, passant et s'asseyant à gauche du guéridon.

A la bonne heure !

ERNEST, à part.

Mais c'est ça ! C'est ça ! (Haut.) Il me semble que j'ai déjà eu l'honneur de voir madame...

GOURNAY.

Mademoiselle !

ERNEST.

Mademoiselle, c'est possible !

GEORGES, riant.

Ha ! ha ! ha ! est amusant !

THÉRÈSE.

Moi, je ne me souviens pas... si j'avais vu Monsieur, je m'en souviendrais.

GOURNAY, riant.

Parbleu ! il y a des figures qu'on s'oublie pas.

ERNEST.

C'est vrai ! c'est vrai ! (A Georges.) Mon compliment, cher ! (A part.) Parce qu'il t'était lui dans le fond de la loge.

GEORGES, à Thérèse.

C'est le neveu de M. de Gourhay... par conséquent un ami.

ERNEST.

Certinement, j'espère que madame de Chénévères me permettra de lui faire quelques visites... à Paris... à la campagne... au spectacle même... dans sa loge... (A Georges.) Vous aurez une loge à l'Opéra, cher ?

GEORGES (opposé sur la chaîne de Thérèse.)

Mais si ma femme le désire.

ERNEST.

Madame... pardon, Mademoiselle doit aller à l'Opéra.

THÉRÈSE.

Moi, Monsieur... Je n'y suis allée qu'une fois.

ERNEST.

C'est cela !

GOURNAY.

Qu'est-ce que tu dis ?

ERNEST.

Je dis : C'est cela... est-ce que je ne puis pas dire : C'est cela !

GEORGES.

Pour moi... il y a deux mois, au moins, que je n'ai mis les pieds à l'Opéra !

ERNEST.

Ah ! bah !

GOURNAY, se levant.

Qu'est-ce que tu as encore avec tes ah ! bah !

ERNEST.

Eh ! bien, oui, ah ! bah !

THÉRÈSE, à Georges.

Mais à qui en ont-ils donc tous les deux !

ERNEST, à Gournay.

Comment ! vous ne reconnaissez pas. (A part.) Ah ! non, c'est juste ! il ne l'a pas vue.

GOURNAY.

Allois ! Tiens ! Tu serais fou, si tu n'étais pas bête !

ERNEST, avec intention.

C'est un avantage que j'ai sur ceux qui seraient bêtes, s'ils n'étaient pas fous.

GEORGES, riant.

Singulier avantage !

ERNEST, à part.

Il ne comprend pas !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS, à la porte du fond.

Monsieur, la personne qui a mis sa carte ce matin... Monsieur Jules D'Ancey...

GEORGES.

Ah ! priez-le d'attendre dans le salon... Je ne sais ce qu'il me veut.

GERVAIS, apercevant Thérèse.

Ah !... (A part.) C'est elle !...

GEORGES.

Eh! bien! (A Germain qui regarde Thérèse avec étonnement.)

GERMAIN.

J'y vais, Monsieur. (A part.) Elle est donc rentrée?... Par où! (Regardant la petite porte.) Ah!... au fait.

BERNARD, à part, regardant Thérèse.

Je l'aimais mieux avec ses diamants. (Thérèse paraît embarrassée de ses regards.)

GOURNAY, lisant sa montre.

Georges, pour quelle heure le mariage?

GEORGES.

Pour midi.

GOURNAY.

Oh! alors, j'ai bien le temps de porter la lettre de mon maire.

BERNARD.

Oui! allons!

GOURNAY.

Est-ce que tu vas m'accompagner encore là P

BERNARD.

Non... non... je vous attendrai sur le boulevard, en fumant mon cigare...

GEORGES.

A bientôt.

BERNARD, partant et se saluant.

Madame... Je veux dire Mademoiselle! (Bas, à Georges, en remuant.) Vrai, cher, vous vous mariez?

GEORGES.

Eh! mais, sans doute!

BERNARD, de même.

Voyez avec tort... On aime ces petites femmes-là! on les adore! mais on ne les épouse pas!

GEORGES.

Monsieur!

THÉRÈSE.

Qu'est-ce donc?

GOURNAY, revenant.

Qu'est-ce qu'il a dit?

BERNARD.

Rien... Rien... Je n'ai rien dit. (Regardant Thérèse.) Je ne dirai rien. (Jetant un regard sur Georges.) Soyez tranquille. (A Gournay.) Venez-vous?

GOURNAY.

Tu as fini! il est temps!

BERNARD, bas en sortant.

Vous ne l'avez pas reconnue?

GOURNAY.

Eh! va te promener! (On les entend discuter encore quand ils sont sortis.)

GEORGES, à part.

L'insolent!

THÉRÈSE.

Mais qu'avait donc ce jeune homme à me regarder en riant?

GEORGES.

Oh! mon mariage l'étonne... il n'a pas le cœur de son oncle pour me comprendre.

THÉRÈSE.

Il m'a fait rougir et baisser les yeux!

GEORGES.

Heureusement que baissés, ils sont très-beaux encore. Ah! l'on vous regardera souvent ainsi, je vous en préviens! mais, enfin, nous sommes seuls... ne voulez-vous pas visiter cette chambre que je me suis plu à embellir pour vous!...

THÉRÈSE.

Non, Monsieur... Je me repens déjà d'être entrée ici... Je ne sais... J'ai le cœur serré... comme s'il allait m'arriver un malheur?

GEORGES.

Oh! n'ayez pas de ces tristes pensées là! vous effaroucheriez notre bonheur!... Thérèse!... venez! (Il ouvre à droite.)

THÉRÈSE.

Eh! bien, cette chambre, voyons-la vite... d'ici, et je me sauve. (De la porte de la chambre.) Oh! charmante!... mais c'est trop beau pour moi! Tenet, quand je serai trop fière de mon bonheur (Montrant la chambre de gauche) j'irai revoir celle-là! Adieu! On vous attend, et mes amies doivent m'attendre aussi pour achever ma toilette.

GEORGES, lui faisant la main.

Oh! dépêchez-vous!... (Elle se pour sortir.) Eh! mais, Thérèse!...

THÉRÈSE, revenant.

Quoi donc?

GEORGES.

Et la couronne... le bouquet de la mariée. (Il lui montre. Germain rentre sans être vu.)

THÉRÈSE, y courant.

Ah! vous y avez pensé!

GEORGES.

Non, j'avoue ma faute... mais quelqu'un y a pensé pour moi... une femme... je ne sais laquelle...

GERMAIN, bas à Georges, du fond.

Chut! Monsieur.

GEORGES, étonné de la voir près de lui.

Hein?

GERMAIN, bas.

C'est elle! (Il sort par la porte de droite.)

THÉRÈSE.

Oh! que c'est bien. (Elle examine les fleurs.)

GEORGES, à part.

D'elle!... Ah! j'avais deviné... mais pourquoi ce mystère?

THÉRÈSE, revenant à lui.

Ces fleurs, mon ami, je voulais les tenir de vous... et quelle que soit la personne qui en a fait l'empilement... je vous en remercie. Adieu. (Elle sort vivement au moment où M. D'Ancey paraît à la porte du fond. Il la voit s'échapper.)

GEORGES, sans voir D'Ancey.

Elle voulait les tenir de moi... et sa malice a donné une leçon à mon amour.

GERMAIN, annonçant.

M. Jules D'Ancey.

GEORGES.

Ah! (Germain sort.)

SCÈNE X.

GEORGES, D'ANCEY, à la fin GOURNAY.

D'ANCEY.

Pardon, Monsieur... je suis indiscret... mon arrivée a mis en suite... quelqu'un... j'ai vu s'échapper une robe blanche.

GEORGES.

Monsieur... c'est ma sœur.

D'ANCEY.

Tant pis!

GEORGES.

Comment?

D'ANCEY.

Oui, une idée... j'aurais mieux aimé que ce fut une autre... une femme... une maîtresse... parce que alors vous seriez... c'est-à-dire, je ne serais pas... Enfin, vous êtes bien M. Georges de Chenevières?

GEORGES.

Lui-même. (Il lui montre un foucille et l'invole à s'asseoir.) Monsieur...

D'ANCEY, allant et venant.

Non, merci... Je ne m'asseoirai pas... je suis tellement nerveux, en ce moment surtout, que j'ai besoin de marcher, d'aller de venir. Le statu quo, au physique comme au moral me serait impossible.

GEORGES.

Comme il vous plaira, Monsieur.

D'ANCEY.

Ma visite ne sera pas longue; il s'agit simplement d'éclaircir un fait. Voyons, là, franchement, sans détours entre nous: aimez-vous ou n'aimez-vous pas la Baronne?

GEORGES, étonné.

La Baronne!... Quelle Baronne?

D'ANCEY, avec un peu d'impatience.

Mais la Baronne, Monsieur... tout le monde connaît la Baronne...

GEORGES.

Mais ce n'est pas un nom. La Baronne de quel?

D'ANCEY.

Eh! mon Dieu! la Baronne de ce que vous voudrez. La Baronne trois étoiles... Mais de grâce, ne jouez pas au fin. Cartes sur table, je vous en prie, je vais vous montrer mon jeu.

GEORGES.

Je n'en abuserai pas.

D'ANCRV.

Sois-je trompé, bafoué, va !... c'est l'âtre ? dites franchement, je désuets l'incertitude... et d'ailleurs, au premier moment je saurai à quoi m'en tenir... Elle sort souvent... elle sort toujours, je ne sais où elle va ; mais je la fais suivre... ce n'est pas de très-bon goût. C'est un peu conjugal. Ça me couvre de ridicule... mais, bah ! le ridicule est un vêtement qui tient chaud.

GEORGES, rient à part.

C'est un original.

D'ANCRV.

Voyons, Monsieur, à votre tour. Je vous ai montré mes atouts. Ahaïez, que je sache ce qui reste à faire avec vous. Coupez-vous à cœur, sommes-nous rivaux ?

GEORGES.

Rivaux !... mais d'abord...

D'ANCRV.

Tel que vous me voyez, Monsieur, je viens de chez elle : elle n'y était pas. Partie, m'a-t-on dit : partie... pour où ?... en attendant que je le sache, j'ai cassé pour mille œufs de glaces ; c'était superbe ; c'est ma carte de visite.

GEORGES, rient.

Vous m'effrayez, Monsieur !...

D'ANCRV.

Oh ! je suis chez vous, Monsieur, mais je veux la retrouver... Elle a un langage qui m'amuse, des mots, de l'esprit, et du cœur quelquefois, de loin en loin. Elle n'en abuse pas. Elle est d'une taille heureuse. Elle fait très-bon effet dans une américaine. Elle parle allemand ; c'est agréable quand on voyage. Elle joue du piano, pas trop, assez pour vous endormir. Vous comprenez.

GEORGES.

Je comprends que vous êtes fait l'un pour l'autre.

D'ANCRV.

Parbleu ! si on venait vous dire : tiens, vous avez-là une jolie causeuse, je la prends, je vous mettrai un Voltaire, une ganache à la place. Eh bien ! non, vous jetteriez l'individu et le Voltaire par la fenêtre !... Voilà mon affaire ; sur l'honneur l'aimez-vous ou ne l'aimez-vous pas ? Si c'est non, une poignée de main. Si c'est oui, je vous laisse le choix des armes.

GEORGES.

Avez-vous fini, Monsieur ?

D'ANCRV.

Oui... Attendez. Oul.

GEORGES, sérieusement.

Eh bien ! Monsieur, sur l'honneur, je ne connais pas cette personne !

D'ANCRV.

Vrai !

GEORGES.

Monsieur !...

D'ANCRV.

C'est inouï ! mais elle vous connaît. Elle parle de vous, elle fait votre éloge... c'en est humiliant pour moi.

GEORGES.

J'en suis fâché.

D'ANCRV.

Hier encore, je l'ai surprise écrivant votre nom, vos prénoms, votre adresse.

GEORGES.

Sur l'honneur, Monsieur, je n'ai reçu ni une visite, ni une lettre, dont vous ayez sujet de me demander raison.

D'ANCRV.

Je vous crois, Monsieur, je vous crois. C'est une idée en l'air, un caprice ingénieux, comme ces baronnes-là en ont quelquefois...

GEORGES.

Monsieur, pour vous rassurer tout à fait, je n'ai qu'un mot à vous dire...

D'ANCRV.

Dites, Monsieur, dites... car franchement je suis jaloux.

GEORGES.

Moi, Monsieur, je suis amoureux fou de la plus honnête fille du monde.

D'ANCRV.

Oh ! bien... ce n'est pas ça !

GEORGES.

Eh ! je me marie dans une heure.

D'ANCRV.

Ah !... Monsieur, je vous demande en grâce de vouloir bien agréer mes plus loyales excuses.

GEORGES, le reconduisant.

Monsieur !...

GOURNAY, sortant de chez Thérèse.

Rien ! rien !

D'ANCRV, se retournant.

Hein !

GEORGES.

Vous, par ici !

GOURNAY, très-ému.

Ah ! mon pauvre Georges...

D'ANCRV.

Quoi ? plaît-il... il y a quelque chose ?

GEORGES.

Monsieur est mon témoin.

D'ANCRV.

Ah ! pardon, Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Je croyais encore... c'est que je suis tellement nerveux... (Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE XI.

GEORGES, GOURNAY, puis THÉRÈSE.

GOURNAY.

Quel est cet homme ?

GEORGES.

Oh ! un original, un fou... mais par quel hasard, là... chez Thérèse !... Mon Dieu ! quelle émotion ! qu'avez-vous ? Comment se fait-il ?...

GOURNAY.

Cette lettre, tu sais, que je devais remettre ici près... dans la rue voisine... c'était pour elle...

GEORGES.

Pour Thérèse ?

GOURNAY.

Mademoiselle Disner...

GEORGES.

En effet, c'est son nom !

GOURNAY.

Voilà ce que je ne savais pas. J'avais laissé sur le boulevard ; mon neveu, qui m'a fait un tas de contes auxquels je n'ai rien compris. Je vais à l'adresse indiquée... dans cette maison... Je me trouve en face de la future... qui n'était pas moins stupéfaite que moi... tout s'explique : et je lui remets cette lettre qui était bien pour elle.

GEORGES.

Cette lettre... de qui donc ?

GOURNAY.

Je ne sais, c'est mon vieux maître qui m'en a chargé. Elle l'ouvre, et en la parcourant, elle devient pâle, tremblante... Tout à coup, elle fond en larmes... et elle tombe presque évanouie dans mes bras.

GEORGES, faisant un pas vers la porte.

Grand Dieu !

GEORGES.

Qu'est-ce donc, m'écriai-je ?... cette lettre !... mais elle la serrait convulsivement dans sa main... Allez, me dit-elle, allez trouver M. Georges ; je ne dois plus le revoir... Ce mariage est impossible.

GEORGES.

Impossible !

GOURNAY.

Et comme j'insistais pour tout savoir, elle me montra cette lettre... Consolée-je, ajouta-t-elle, en fondant en larmes, il en aura besoin.

(Thérèse entre par la petite porte.)

GEORGES, courant à Thérèse.

Ah ! Thérèse ! Thérèse ! (Thérèse est pâle et défaits ; elle a une lettre à la main. Georges se retourne vers M. de Gournay.) Ah ! de grâce. (M. de Gournay sort par la droite, en regardant Thérèse avec émotion.)

SCÈNE XII.

GEORGES, THÉRÈSE ;

GEORGES.

Ah ! quel est donc ce malheur qui vient fondre sur nous ; vos secrets ne sont-ils plus les miens ?

THÉRÈSE.

Que me demandez-vous, mon ami... mon frère ?

GEORGES.

Votre époux?

THÉRÈSE.

Jamais!

GEORGES.

Oh! ce n'est pas vous qui parlez. Je suis le jouet d'un rêve. Est-ce une épreuve? Non, ce serait trop cruel. Oh! si me laissez pas dans cette affreuse incertitude... Je vous prie... je vous en prie à genoux!

THÉRÈSE.

Eh bien! mon père m'avait trompé! (Lui tendant la lettre). Lisez: (Georges prend la lettre, qu'il lit d'une voix tremblante.)

GEORGES, lisant.

« Thérèse, vous êtes ma fille... j'ai vécu, j'ai vieilli loin de vous, sans chercher à vous connaître. J'ai accepté pendant vingt ans ce châtiment... mérité. (Il regarde Thérèse qui se cache la figure dans ses mains, et après un silence, il continue.) Mais je n'ai pas le courage de mourir sans vous dire adieu... Infirme, abandonnée de tous, ne recevant pas même un souvenir de celle pour qui j'ai tant souffert... (Il la regarde.) Celle pour qui elle a tant souffert... Qui donc?... »

THÉRÈSE.

Je ne comprends pas.

GEORGES, continuant.

« Je tends vers vous mes mains suppliantes... et au moment de rejoindre votre père, qui fut inexorable sur la terre, je vous demande un pardon... un baiser qui me réconcilie avec lui dans un meilleur monde... » Caroline Disner. » (Il achève d'une voix étouffée.) « Hôpital... de... Nantes. » (Thérèse cache ses larmes. Georges, très ému, n'ose la regarder, sa main retombe tenant la lettre.)

THÉRÈSE, prenant la lettre, après un silence.

C'est ma mère, Monsieur...

GEORGES.

Dites... notre mère, Thérèse.

THÉRÈSE.

Ah! vous êtes le meilleur, le plus généreux des hommes! Mais votre amour même impose des devoirs... Georges, je ne puis plus être à vous, je ne suis plus à moi; aujourd'hui même je pars, dans un instant.

GEORGES.

Et moi, je vous suivrai!

THÉRÈSE, passant à droite.

Georges!

GEORGES.

Je vous suivrai! Vous parlez de vos devoirs! mais les miens! Du jour où nos cœurs se sont donnés l'un à l'autre, où vous m'avez accepté pour mari, vous avez été ma femme!... Cette union, la loi et Dieu devaient la consacrer, mais rien ne peut la rompre. (Elle s'assied, à droite; il se met à ses genoux.) Tu es à moi, Thérèse; tes chagrins m'appartiennent; mon devoir est de les partager avec toi... Je dois être là pour te soutenir, pour te consoler... je te suivrai!

THÉRÈSE.

Écoutez-moi!

GEORGES.

M'abandonnerais-tu, si j'étais malheureux?

THÉRÈSE, avec tristesse.

Oh! non... mais cette lettre... les paroles de mon père... La honte! la honte!... je la subirai... mais vous!

GEORGES, se levant.

Elle ne peut être où la faute n'est pas!

THÉRÈSE, se levant.

Et ce que me disait tout à l'heure, ici, M. de Gournay, votre tuteur, votre père, Georges, il craignait pour vous, pour le monde, une famille qui vous fit rougir.

GEORGES.

Eh bien! ce secret, qui peut en effrayer d'autres... personne ne le sait que nous... il est à nous deux, c'est un lien de plus qui nous unit. Thérèse, nul n'aura le droit de te parler de ta mère, que moi!... et nous n'en parlerons qu'avec respect. Oui, le repentir, c'est le pardon! Et si elle vit, Thérèse, nous l'armesherons à la misère, nous l'entourerons de soins pieux... dans une retraite bien paisible, nous l'inviterons à venir nous rejoindre ensemble... toujours en secret... Sa vieillesse sera sans souffrance et notre bonheur sera sans regret... Oh! parlez... dis-moi que tu consens... ne me fais pas douter de ton amour!

THÉRÈSE.

Georges!... Oh! taisez-vous! j'ai besoin de tout mon courage... et si cette voix, à ces regards, je sens mon cœur faillir!

GEORGES.

C'est la force qui lui revient!

THÉRÈSE.

Thérèse, s'échappant des bras de Georges.

Oh! laissez-moi... vous donner ma vie, je le puis! mais vous enchaîner à ma destinée qui est fatale... non, je l'aime trop pour cela!...

THÉRÈSE.

Thérèse!

Il est ici!... il doit y être!

THÉRÈSE, remontant.

Ah! adieu! adieu! (Elle rentre chez elle.)

GEORGES.

Oh! je ne vous quitte pas!... (Au moment où il sort, Ernest entre par le fond.)

SCÈNE XIII.

ERNEST, GOURNAY.

ERNEST.

Eh! ehor, avez-vous vu mon oncle?... évanoui... perdu! (Il suit Georges. La petite porte se referme.) Georges!

GOURNAY, entrant de la droite.

Hein? c'est toi!

ERNEST.

Tiens! vous voilà!... c'est bien heureux!... vous me laissez fumer une heure, sur le boulevard, et quand je vais vous demander rue du Helder, on m'empêche de monter en me disant qu'il n'y avait plus personne.

GOURNAY.

Je t'avais consigné.

ERNEST.

Ce n'est pas gentil, allons, ce n'est pas gentil!...

GOURNAY.

Faut-il que je t'en demande pardon?

ERNEST.

Vous vous défilez de moi!... vous voulez...

GOURNAY.

Eh! va te promener!

ERNEST.

Mais j'en arrive.

GOURNAY, remontant et prenant la gauche.

J'ai bien le temps de l'écouter... lorsqu'ici nous sommes tous bouleversés. On donne tout! qu'a-t-il appris?

ERNEST.

Qu'il? Georges!... il y a quelque chose?

GOURNAY, revenant.

Parbleu!... il y a, il y a que son mariage est rompu!

ERNEST.

Vrait ah! tant mieux! ah! surpris! tant mieux!

GOURNAY.

Veux-tu te taire!

ERNEST.

Comme je disais à Georges, on aime ces femmes-là, on les adore, on les engage... tout ce que vous voulez, mais on ne les épouse pas.

GOURNAY.

Ah! tu veux recommencer!... une jeune fille d'une grâce, d'une beauté!

ERNEST.

Tu, là, là!

GOURNAY.

Mais si tu l'avais entendue comme moi; cet air plein de candeur, cette voix si touchante... et ses malheurs... la mort de son pauvre père!

ERNEST, passant à gauche et s'asseyant.

Bien! bien! elle vous a entortillé!... je suis ce que c'est!... une histoire!... elles en ont toutes!... et puis un petit air calmé. C'est pauvre, c'est honnête... et ça va à l'Opéra et argé de diamants, avec un gros bouquet à la main et un monsieur en gants jaunes dans le fond de la loge.

GOURNAY.

Oh! tu me feras croire que Thérèse!

ERNEST, se levant.

Eh bien! oui, elle y était, et hier, pas plus loin! ah!

GOURNAY.

A l'Opéra!

ERNEST.

A l'avant-scène!

GOURNAY.

Thérèse?

Affec Georges.
 Georges !
 Ou un autre... c'était peut-être un autre...
 Mais, te tais-tu ?
 Ha ! ha ! ha ! pauvre vieux ! il ne se doute pas !...
 Thérèse... si malve, ah... je l'aurais épousée, moi !
 Oul, avisez-vous-en !... je suis là !
 Mais pourquoi rompre ce mariage ?
 Georges ne veut plus se marier...
 Mais ce n'est pas lui qui refuse... c'est elle !...
 Ah bah !... alors c'est que l'autre n'est fléchi...
 Tais-toi, Bridoche !... tais-toi, je vais te casser les reins !...
 Ah !... il est mordu !
 M. Jules D'Ancey !...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, D'ANCEY.

D'ANCEY, entrant brusquement et s'adressant à Gournay.
 Bien ! bien ! oui M. de Chenevières, c'est moi qui viens vous demander raison... (Il se penche vers lui.)
 Ah ! pardon !

Gournay, qui tient toujours sa chaise à la main,
 C'est moi, Monsieur !

D'ANCEY, avec ironie.
 Ah ! oui... le témoin de son mariage... son mariage !

Mais il ne se marie plus !

Ah ! je m'en doutais !

Il est à vous, dans un instant, sans doute... Si vous voulez vous asseoir. (Il lui offre la chaise qu'il tient.)

Moi... moi... mais... Monsieur, si vous n'êtes plus son témoin pour un mariage... vous pourriez l'être pour un duel.

Ah ! bah !

Un duel !... avec qui ?

Avec moi... qui veux te tuer !

Ah ! sapristi !

Georges ?

Il faut que l'un de nous deux reste sur le terrain !

C'est une plaisanterie, Monsieur.

Je ne plaisante jamais, Monsieur. (Il descend à gauche.)

Voyez-vous ! voyez-vous ! c'est l'autre ! (Il va à D'Ancey pour le calmer.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GEORGES, puis THÉRÈSE, suivie de plusieurs jeunes filles.

C'est convenu ! (A M. de Gournay, sans voir D'Ancey.) Eh ! bien, vous me renvoyez au comble de la joie !... je l'ai fléchi... je l'ai déridé... ses jeunes amies sont venues à mon secours... nous allons partir, elles ont hâte le bouquet de la... (Gournay se lève et va vers un siège.) Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, vous tremblez ?

Hum ! hum ! (Georges se retourne et se trouve en présence de D'Ancey.)

Ah ! tiens ! c'est vous encore ! (Se reprenant.) pardon !
 Vous m'avez trompé Monsieur !
 Moi !
 Vous m'avez trompé ! elle était ici ce matin : mon domestique l'a vue !... elle y est sans doute encore. Elle m'a fait annoncer son départ pour aujourd'hui... elle devait être loin de Paris en ce moment... mais ce départ est comme votre mariage... je ne suis point votre digne...
 Hum !
 Permettez !...
 Vous m'en rendrez raison, Monsieur ; c'est un duel à mort !
 A mort !
 Monsieur !
 Ça y est !
 Mais, tenez, Monsieur, je suis trop heureux pour répondre à votre colère... que je ne comprends pas !
 Ah ! morbleu !
 Encore !
 Vous verrez et l'on peut songer au bien d'autrui quand on est riche d'un trésor comme celui-là. (Il remonte. M. de Gournay et Ernest se rapprochent de M. D'Ancey pour le calmer.)
 De grâce !
 Calmez-vous un peu !
 Ah ! Messieurs !... c'est à perdre la raison ! (Mouque jusqu'à la fin. Thérèse en toilette de mariée paraît à la petite porte de droite. Quatre jeunes filles qui la suivent s'arrêtent sur le seuil.)
 Eh ! venez donc, ma belle mariée, venez comme un ange de paix, confondre un tourdeur !
 Moi, mon ami !
 C'est elle !
 Eh ! oui, parbleu ! c'est elle !...
 Elle ose !
 Ma maîtresse !... (Mouvement.) Eh ! lève donc les yeux, madame, et reconnaissez votre ami ! (Il lui arrache son bouquet.)
 Monsieur !...
 Sapristi !
 Georges !
 C'est une imposture !
 (Thérèse s'évanouit dans les bras des jeunes filles. M. de Gournay et Ernest retiennent Georges qui veut se précipiter sur D'Ancey.)

FIN DE PREMIER ACTE.

Personnages du 1^{er} acte.

GEORGES DE CHENEVIÈRES.
JULES D'ANGENT.
ERNEST BRIDOUX.
LE COMTE DE DNIÉPER.
ANDRÉ, domestique de Mme de l'Étang.
JOSEPH, id.

MM. ARMAND.
DUPUIS.
LAUREN.
VILLARD.
DUBOIS.
BONNET.

LA BARONNE, fiancée du comte de Dniéper. . .
THÉRÈSE.
Mme DE L'ÉTANG.
ROSINE, sœur de Bridoux, et nièce de Mme de
l'Étang.
LISE, femme de chambre.

Mme ROSE CARIS.
Mlle St. GARNIER.
BOBIN.
HAMELEY.

Domestiques. — Le rôle des deux sexes.

ACTE II.

Un salon riche. — Au fond une cheminée avec glace sans tain. À droite et à gauche de la cheminée, portes ouvrant sur un autre salon, au milieu duquel est une table de douze couverts. — Vis-à-vis la porte de droite, dans le second salon, un piano. — À droite et à gauche, au premier plan, encastrés avec glaces au-dessus. — Au deuxième plan, portes d'extérieur, à droite et à gauche. — Dans l'angle du fond, à gauche, un paravent, dans l'angle droit, une table avec ce qu'il faut pour écrire ; plusieurs et chaises autour de la cheminée et près des encastrés.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE L'ÉTANG, LA BARONNE, LE COMTE DE DNIÉPER, ROSINE, CONVIVÉS, HOMMES ET FEMMES. (Ils sont à table dans la pièce du fond et chantent le chœur suivant :)

ENSEMBLE.

AIR : De M. Coudé.

Ne pensons qu'à sauter
Un instant de plaisir,
Deux propos, gais refrains
Faites fuir les chagrins,
Bon souper, jureur hai,
Pensée en carnaval,
Oui, voilà pour ce soir
Nos projets, notre espoir.

MADAME DE L'ÉTANG, entrant en scène avec la baronne et les autres convives.

Cette chère baronne !... les six mois qu'elle vient de passer en Allemagne ne lui ont rien ôté de sa grâce et de sa galie !...
TOUS.

Non ! non !

ROSINE.

Au contraire !

DNIÉPER.

Elle est très chofiale, elle me divertit beaucoup !

LA BARONNE.

Mesdames, j'ai porté un dernier toast au Danemark en général, et à mon fiancé, en particulier.

DNIÉPER, avec bonheur.

Où ! où !

ROSINE.

Où, où, à M. le comte de Dniéper !

DNIÉPER.

Où ! où ! moi, petites dames, je puis toujours aux Françaises !

MADAME DE L'ÉTANG, prenant le bras du comte.

Où ! monsieur le comte est d'une galanterie !...
DNIÉPER.

Nous autres, hommes du Nord, on nous accuse d'être froids... Calomnie, *Der Teufel*, c'est du feu qu'il y a sous notre cence.

MADAME DE L'ÉTANG, s'asseyant sur la chaise à gauche, à la Baronne.

Est-ce vrai ?

LA BARONNE, s'asseyant près de madame de l'Étang, invitée au fond près de la cheminée.

Ah ! je n'en sais rien, toute bonne !... ce feu-là n'a pas encore brûlé mes aïeux !... monsieur le comte est amoureux... et les amoureux sont toujours charmants ; mais un mari !...
LE COMTE.

Che zemi no mari jarmant !...

LA BARONNE.

Je l'espère, et dans huit jours, après mon mariage, quand je serai comtesse de Dniéper, je vous dirai, mesdames, si monsieur le comte tient ses promesses.

DNIÉPER, inquiet et étonné.

Comment !

LA BARONNE, en riant.

Voyez-vous, cher comte, les maris... dans le monde... c'est comme les valeurs à la bourse... ils sont cotés... il y en a pas mal qui sont au-dessous du pair. (On rit.)

ROSINE, riant légèrement et gravement.

Ah ! ah ! ah ! elle me divertit beaucoup !

MADAME DE L'ÉTANG, bas à la Baronne.

Prenez garde ! Vous avez une galie... dont il faut vous débarrasser !...

DNIÉPER, s'approchant.

Hein ?... quoi ?...

MADAME DE L'ÉTANG, galement.

Est-ce que monsieur le comte est dédiant ?

DNIÉPER.

Où ! où !...

LA BARONNE.

Comme Othello... Un Othello blond... il se poignarde pas, mais il rugit !...

DNIÉPER.

Et ! Nous autres hommes du Nord... on nous accuse d'être froids... Calomnie, *Der Teufel* ! c'est du feu qu'il y a sous notre cence !

ROSINE, assise à droite et bas à ses voisins.

Il se repète l'homme du Nord !

LA BARONNE, se levant et lui donnant sa main à baiser.

Allons, laissez ma main, mais ne me mordrez pas. Dites que vous êtes là... (À madame de l'Étang.) Ah ! chère Madame, vous nous pardonnez, à monsieur le comte et à moi, notre indiscrétion !

MADAME DE L'ÉTANG.

Que dites-vous !

LA BARONNE.

Arrivés hier de Hambourg, venir vous surprendre ce matin, au milieu d'un déjeuner de carnaval... c'est un peu sans façon.

MADAME DE L'ÉTANG.

Quelle idée, chère belle ! de la gêner avec une amie de pension !

LA BARONNE, avec regret.

Où !... les souvenirs d'enfance... ceux-là sont les meilleurs.

MADAME DE L'ÉTANG, à demi-voix.

Et ceux de la reconnaissance !... Vous avez sauvé mon mari !

LA BARONNE.

Taisez-vous donc !... une misère... de l'argent ! c'est si peu de chose !... vous avez trop de mémoire.

MADAME DE L'ÉTANG.

Et vous pouvez... n'oubliez jamais que vous êtes ici comme chez vous.

LA BARONNE.

Au fait, je pourrais m'y croire ! Cet appartement, ce mobilier étaient les miens il y a six mois... et rien n'est changé de place... c'est à s'y tromper.

MADAME DE L'ÉTANG.

Comme vous partiez pour Bude, j'arrivais d'Angleterre, où M. de l'Étang vient de retourner pour la liquidation de notre maison de Londres ; votre homme d'affaires m'a tout vendu... excepté les glaces... chose singulière... elles étaient toutes brisées !

DNIÉPER, étonné.

Les glaces !

LA BARONNE.

J'avais eu un tremblement de terre !

DNIÉPER, riant.

Ah ! ah ! ah ! très-cho ! elle me divertit beaucoup.

MADAME DE L'ÉTANG, à part.

Pauvre femme ! toujours aussi folle !

LA BARONNE, élevant la voix.

Ah ! ça mais, je vous ai entendu parler à table de vos projets de promenade, de bal... que savez-vous ? Nous ne dérangeons rien !...

MADAME DE L'ÉTANG.

Au contraire! nous allons nous promener sur les boulevards... en voitures découvertes...

LA BARONNE.

Pour voir les masques qu'il n'y aura pas!... je suis de la partie... vous savez, j'ai ma part dans tous les plaisirs!...

MADAME DE L'ÉTANG.

Alors, je compte sur vous pour ce soir... à mon petit bal improvisé... *(Remuant.)* Le costume est de rigueur et le masque est permis... pour s'istriguer; et puis après le bal, le souper et le champagne!

DIPIER.

Brafo!... Touchours du champagne! *(Un domestique apporte, au milieu du salon, une petite table chargée de verres de champagne.)*

LA BARONNE.

Toujours! on n'en récolte pas le quart de ce qu'on en boit!... Le champagne est comme l'amour!...

Air : D'Yvel.

Champagne! amour! quand votre double ivresse,
Vient vous troubler le cœur et la raison,
Flamme du ciel, liqueur enchantée,
Vous nous montrez un divin horizon.
Tournez, flicote, tout autour de la table,
Portez à tous votre doux chapeau...
(Tendant la main à Diépier.)
Mais le champagne à l'amour est semblable...
Le premier verre est toujours le meilleur!

DIPIER, lui baissant la main avec transport.

Oh! Der Teufel! *(On enlève la petite table.)*

ROSINE.

Mais, ma tante, il se fait tard et cette promenade!

MADAME DE L'ÉTANG.

Il nous manque toujours M. Jules D'Ancey?

LA BARONNE, vivement.

Jules D'Ancey! *(Avec plus de calme.)* Ah! vous connaissez M. D'Ancey?

MADAME DE L'ÉTANG.

Mais oui... c'est un ami de M. de l'Étang. Il devait être des nôtres... mais il m'a prévenu ce matin qu'il dînerait avec des confitures... un déjeuner d'agents de change.

ROSINE.

Qui ne vaut pas le nôtre.

MADAME DE L'ÉTANG.

Je l'attends avec M. Ernest Ridoux, un des amis...

DIPIER.

Bridoux!... qu'est-ce, Bridoux?

LA BARONNE.

Je ne connais pas.

ROSINE.

Un jeune homme très-gentil... un peu bête... mais très-gentil!...

MADAME DE L'ÉTANG, à la baronne.

Je voudrais le marier à ma nièce, qui est très-gentille aussi.

LA BARONNE.

Oui. *(A part.)* Et un peu bête. *(A Diépier.)* Entendez-vous avec ces messieurs, cher, pour votre cotillon de ce soir.

DIPIER.

Oui!... En Don Juan, en Don Juan Von Mozart...

LA BARONNE.

Moi, je prendrai un domino...

MADAME DE L'ÉTANG.

Je m'en charge. *(A un domestique qui passe avec un plateau.)* Joseph!

JOSEPH.

Madame!

MADAME DE L'ÉTANG.

Dites à Lise de demander un domino. *(Le domestique sort.)*

LA BARONNE.

Ah! chère, vous êtes maîtresse des cotillions et des nœuds bleus... *(A Diépier.)* coulez de la constance.

ROSINE.

Oh! je suis curieuse de voir M. le comte dans son beau costume espagnol... en Don Juan!... *(On entend Diépier; pendant qu'on coupe avec lui, la baronne prend vivement madame de l'Étang à part.)*

LA BARONNE, bas à madame de l'Étang.

Ma chère, puisque vous connaissez M. D'Ancey, recommandez-lui de ne pas parler du passé.

MADAME DE L'ÉTANG.

Comment?

LA BARONNE.

Je serais perdue!...

MADAME DE L'ÉTANG.

C'était donc P...

LA BARONNE.

Mon tremblement de terre!... *(Voyant Diépier s'approcher.)* Silence! *(Elle lui prend le bras et remonte avec lui vers la cheminée.)*

MADAME DE L'ÉTANG, remontant.

Mes amis, si vous voulez vous occuper en attendant le départ!... des tables de jeu, des cigarettes!... Ces dames le permettent...

LA BARONNE.

Comie, prenez-vous une cigarette? *(On s'assied, on joue au fond.)*

ERNEST, annonçant.

M. Jules d'Ancey!...

SCÈNE II.

LES MEMES, M. D'ANCEY.

D'ANCEY, à la cantonade et traversant la pièce du fond.
Non... merci... c'est inutile... j'ai déjeuné... un verre de champagne seulement. *(Il entre par le fond à gauche.)*

LA BARONNE, l'apprévenant dans la glace de droite.

C'est bien lui!

DIPIER, fumant une cigarette.

Hum!

D'ANCEY, devant des poignées de main en entrant.

Bonjour!... bonjour! *(S'adressant à madame de l'Étang.)* Ah! bello dame!

MADAME DE L'ÉTANG.

Vous nous avez donc préféré un autre déjeuner.

D'ANCEY.

Ah! je m'y suis bien ennuyé.

LA BARONNE, bas à madame de l'Étang.

Dites-lui vite un mot, je vous prie...

ANNE, apportant à D'Ancey un verre de champagne sur un plateau.

Voici, monsieur.

MADAME DE L'ÉTANG.

Mon cher M. D'Ancey, j'ai ici deux hôtes inattendus auxquels il faut que je vous présente.

D'ANCEY.

Qui donc, Madame?

MADAME DE L'ÉTANG, bas.

Et surtout soyez discret!

D'ANCEY, reposant le verre sur le plateau.

Ah! bah! mais...

MADAME DE L'ÉTANG, à la baronne.

Chère belle, M. Jules D'Ancey.

LA BARONNE.

Monsieur!

D'ANCEY.

Madame... *(Il la reconnaît.)* Ah! bah! *(éclatant de rire.)* Ha! ha! ha! ha!

LA BARONNE, riens causé.

Ha! ha! ha! ha! *(A part.)* à la bonne heure!

DIPIER.

Plait-il? Was? quoi?

ANNE, à part.

Tiens!... nous sommes gais!... *(Il sort par la gauche au fond.)*

LA BARONNE, à M. Diépier.

Monsieur est un financier... très-aimable et très-galant... un grand casseur de glaces...

D'ANCEY, riant.

Ah! oui... ah! oui!... je les connais.

MADAME DE L'ÉTANG, bas à D'Ancey.

De grâce!...

D'ANCEY.

Pardon!... c'est que lorsque madame la baronne est partie pour...

LA BARONNE.

Pour Bade et Hombourg... d'où j'arrive.

D'ANCEY.

Ah!... j'étais amoureux... oh! mais amoureux comme un roi, d'une belle dame...

LA BARONNE, à Diépier qui écoute.

D'une folle, que j'ai connue.

D'ANCENT.

Où, au fait... madame l'a connue!... Une fêta dont je me suis vengé! (Bas à madame de l'Étang.) Cet original qui est père d'elle!...

MADAME DE L'ÉTANG, bas.

...on mari!

D'ANCENT.

Ah! bah!... ah! ah! ah! ah!

DRIEPEL.

Il rit fort, ce monsieur!

MADAME DE L'ÉTANG, bas.

Monsieur Jules!...

D'ANCENT.

Pardou!... (saluant Dnieper.) Monsieur!

DRIEPEL, saluant.

Monsieur!...

LA BARONNE, étonnée Dnieper.

Ah! comte, votre cigarette me gêne!

D'ANCENT.

Comte... monsieur est comte!... Monsieur!... (Il le salue.)

DRIEPEL, saluant.

Monsieur!

MADAME DE L'ÉTANG, prenant le bras de Dnieper.

Nous avons le quartier des fumeurs.

DRIEPEL.

Mille grâces!... (Il sort avec elle par le fond à droite.)

D'ANCENT.

Un comte!... peste! mon compliment!...

LA BARONNE.

Merci! vous avez été charmant!...

D'ANCENT.

N'est-ce pas? quoique vous m'avez rendu bien malheureux, pendant huit jours!

LA BARONNE.

Tout cela!

D'ANCENT.

Oh! j'étais furieux! et voyez quelle chance!... on me dit qu'une dame, arrivant de Londres avec son mari, a pris votre bail et racheté votre mobilier... ce mobilier... que je regrettais tant!...

LA BARONNE.

Moi, je n'ai regretté que mon piano! (Elle rit.)

D'ANCENT.

Ces cousins, ces tantes mouilleux! (Riant.) tout, excepté les gâces... et pour cause!... ma foi! je me présente pour en faire mettre d'autres!...

LA BARONNE.

C'est juste! qui casse les verres!...

D'ANCENT.

Mais jugez de ma surprise! je rencontre en M. de l'Étang, un ami, un ancien camarade, qui me fait l'accueil le plus cordial, il m'entraîne dans le monde, au bal, au club, dans les théâtres, et ma foi, le neuvième jour... après votre fugue, j'étais tout à fait consolé, je ne pensais plus à vous, j'étais guéri.

LA BARONNE.

Neuf jours, comme pour une fluxion de poitrine.

AUX : Connaissez-vous le grand Eugène.

Vous ne m'en voulez pas, j'espère.

D'ANCENT.

J'ai vu votre futur.

LA BARONNE.

En bien?

D'ANCENT.

Je suis vengé!

LA BARONNE.

Méchard!...

D'ANCENT.

Non, au contraire!...

D'être méchant j'aurais un bon moyen!...

LA BARONNE.

Non!... pour le mal il faut rendre le bien!...

Pourquoi donc se chercher querelle?

Chut!... Et chacun de nous y gagnera!...

Vous, quelque amour qui vous sera fidèle.

D'ANCENT.

Voulez, un mari qui, je vous le jure.

LA BARONNE.

Fidèle!... Oui, Monsieur.

(Approchant Dnieper qui rentre par la gauche.) Ham!... prenez garde!

D'ANCENT, frottant la voûte et se regardant dans la glace de droite.
A quand le mariage, madame la baronne?

LA BARONNE.

Mais, après quelques formalités... de famille... en mon absence, j'ai perdu ma mère... qui habitait près de Nantes.

D'ANCENT, à part, riant.

Oh!

LA BARONNE.

Et puis, M. le comte de Dnieper cherche un hôtel.

D'ANCENT.

Ah! M. le comte veut acheter!...

DRIEPEL.

Un petit hôtel!... Ya!

LA BARONNE.

Connaissez-vous quelque chose qui pût nous convenir?

D'ANCENT.

Mais oui!... peut-être!...

DRIEPEL.

Ah!... ah!... merci!... merci!...

D'ANCENT.

Par exemple! je ne vous promets pas de vous le trouver tout réoublé! Diable! Cela ne se rencontre pas tous les jours!... ha! ha! ha! (Mère de l'Étang rentre du fond.)

LA BARONNE, riant.

Non, non... ha! ha! ha!

DRIEPEL, plant.

C'est tomme!... ha! ha! ha! (Sérieusement à la baronne.)

Pourquoi il rit?

LA BARONNE.

Oh! c'est un tic!

DRIEPEL.

Un tic!... Waa... Qu'est-ce? (Il cause bas avec la baronne.)

D'ANCENT, à part.

L'accent magnifiques!

LE DOMESTIQUE annonçant.

M. Ernest Bridoux!

Tous, se levant.

Ah!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST, portant d'énormes bouquets et arrivant par le fond à droite.

Me voilà! me voilà! fleuri comme une jardinière.

D'ANCENT, allant à lui.

Enfin! c'est bien heureux!

D'ANCENT.

Et! arrives donc, lambin!... toujours en retard! je t'ai perdu en route. (Bas à la baronne.) N'ayez pas peur, je lui parlerai. (il remonte.)

LA BARONNE à part, cherchant.

Hein! Bridoux!... je ne connais pas!...

MADAME DE L'ÉTANG.

Oh! M. Bridoux a une montre qui retarde régulièrement de vingt-quatre heures par jour!...

D'ANCENT.

Et, pour non prétendu!...

ERNEST, que les dames entourent, tout en parlant il distribue ses bouquets.

Puisque je viens d'acheter des fleurs pour ces dames!... Et... je vais vous dire, comme je sors de chez ma fleuriste... l'an! qu'est-ce que je rencontre! Cherchez, D'Ancient.

D'ANCENT.

Ma foi! non, pour me donner la migraine.

ERNEST.

Je rencontre Georges.

D'ANCENT, assise à droite avec madame de l'Étang.

Qui ça, Georges?

D'ANCENT, près de la cheminée, à gauche.

Georges III? Georges III?

ERNEST.

Eh! pou!

MADAME DE L'ÉTANG.

Il a dit non. (On rit.)

ERNEST.

Georges de Chenévères!

LA BARONNE, qui est assise à gauche, vibrant.

Georges de Chenévères!

ERNEST, la reconnaissant.

Ah! supri!

Quoi ? Sapristi ?
DRIEFER, s'approchant.

Qu'est-ce que vous avez ?
ROSINE.

Chut ! maladroït !... vous ne la connaissez pas... c'est convenu...
D'ANCIEN, bas à Ernest.

Moi... non... Je ne la connais pas... Madame la baronne !...
Ah ! sapristi !

Ah ! bon !
D'ANCIEN, à part, riant.

Sapristi ! #W... Pourquoi il dit sapristi ! C'ôtre un tic ?
LA BARONNE.

Je n'ai jamais vu monsieur !
ERNEST.

Non... non... (à D'Ancey.) En voici de l'aplomb !
D'ANCIEN.

Madame la baronne ravient d'Allemagne avec M. le comte de... (regardant madame de l'Étang) de...
MADAME DE L'ÉTANG.

De Dnieper.

In, her graff von Dnieper.
D'ANCIEN, répétant.

Her graff von Dnieper... qui l'épouse... (bas.) Y êtes-vous ?
(il remonte vers la cheminée.)

Ah ! oui ! ah ! oui ! (à part.) C'est de la matrimoniomanie !
LA BARONNE, assise à gauche sur le canapé
Il m'a semblé que monsieur avait nommé M. Georges de Chenévrières...
ERNEST.

Oui... c'est-à-dire... si j'avais su... je ne savais pas... Je n'aurais pas prononcé... de nom-là !
MADAME DE L'ÉTANG, assise près de la cheminée.

Pourquoi ?
D'ANCIEN, bas.

Laissez-le donc s'embourber ; il est très-amusant.
LA BARONNE.

Je ne vous comprends pas, Monsieur... Le nom de M. Georges de Chenévrières ne m'est pas tout à fait inconnu... il est vrai !
ERNEST.

Ah !
D'ANCIEN, à part.

C'est heureux !
D'ANCIEN, assis près de la baronne.

Cherchez?... vous connaissez...
LA BARONNE.

Mais pour avoir entendu parler autrefois... de son mariage... avec une jeune fille... je crève...
D'ANCIEN.

Oui, une ouvrière... une vertu. (Appuyant.) Je crois...
ERNEST, de même.

Justement... et tout manqua... je crois.
LA BARONNE.

En vérité... et cette jeune fille, qu'est-elle donc devenue ?
ERNEST.

Oh ! (A part.) Elle le demande... (Dnieper écoute avec une grande attention et regarde tour à tour chacun de ceux qui parlent.)
D'ANCIEN, à part.

Le Danois est superbe. (Haut.) Mais elle est partie... Je crois... le même jour que Madame...
LA BARONNE.

Parlie ! (A part.) Thérèse !
D'ANCIEN.

Pour l'Allemagne.
ERNEST.

Je crois.
ROSINE, assise à droite sur le canapé.

Ah ! ça, quelle histoire nous contez-vous là ! Ce n'est pas amusant du tout.
MADAME DE L'ÉTANG, se levant.

Aie ! J'ai guêpe, etc.
Elle a raison ! Il semble qu'un nous donne
Une charade à deviner,
Ne pensons tous qu'à plaisir ! Je l'ordonne !
Jusqu'à la nuit il faut nous promener,
Et puis ce soir, en costume fantaisique,

Nous reviendrons, et l'on se marquera...
D'ANCIEN, regardant la baronne.
Si tard... moi je croyais déjà
Que chacun avait mis son masque !...

ERNEST.
Ha ! ha ! ha ! C'est vrai !

LA BARONNE, gaîment et se levant.
Au fait ! nous ne sommes pas ici pour nous occuper de
M. Georges de Chenévrières... quelque petit fat dont nous
ne savons pas même l'adresse !

ERNEST, assis près de Rosine, Canapé à droite.
Si fait ! il demeure à deux pas d'ici... dans la maison de mon
agent de change.

ROSINE.
Tiens ! vous avez un agent de change, vous !

ERNEST.
Eh ! mais quand j'éprouve le besoin de perdre un peu d'argent... il m'aide.

ROSINE.
Eh ! bien !... et moi ! votre future, votre femme ?...

TOUS, riant.
Ba ! ba ! ba !

MADAME DE L'ÉTANG.
Voyez donc, je vous prie, M. D'Ancey, si ces calèches sont
attelées ?

D'ANCIEN.
La mienne est arrivée depuis longtemps, je vais voir... (Il
sort par le fond à droite.) — Il remonte tout, excepté la baronne,
madame de l'Étang et Dnieper qui donne des signes d'impatience.)

MADAME DE L'ÉTANG, à demi-cœur à la baronne.
Vous semblez bien émue !

LA BARONNE, bas.
Faites inviter ce monsieur Georges de Chenévrières à venir
aujourd'hui à votre petite soirée... à votre bal... sans parler de
moi !...

MADAME DE L'ÉTANG.
Vous voulez...

LA BARONNE.
Je vous en prie ! (Madame de l'Étang remonte.)

D'ANCIEN, très-agité, à part.
Oh !... oh !...

LA BARONNE, allant à lui et tendrement.
Qu'avez-vous donc, cher comte?... est-ce que vous êtes malade ?

D'ANCIEN.
Non ! non ! (Il) Che trouve que foue connaissez trop de ces
petites messieurs.

LA BARONNE, lui prenant le bras et tendrement.
Non, jaloux... des noms en l'air... je n'aime que vous !...
mon mari... vous le savez bien !... Ich liebe nur sie.

D'ANCIEN, rassuré, s'attendrissant et avec amour.
Oh oh ! Hebe gaffen meines herzens. (Ils remontent en courant.)

MADAME DE L'ÉTANG, redescendant avec Ernest, à droite.
Sérvies à monsieur Georges, en mon nom une invitation
très-aimable, très-pressante pour ce soir.

ERNEST.
Ah ! sapristi ! mais le baronne...

MADAME DE L'ÉTANG.
Ne lui parlez pas d'elle. — Croyez-vous qu'il accepte ?

ERNEST.
Bam ! il porte toujours sur son cœur la lettre et les
cheveux de sa bien-aimée !... Mam ! doit chercher à s'étourdir...
Et puis, si je lui promettais une surprise... toujours de voire
part ?

MADAME DE L'ÉTANG.
Pour le décider. — Soit.

D'ANCIEN, venant du fond à gauche.
Chère madame de l'Étang, voilà tout le monde au wisth, en
attendant que les voitures soient prêtes, je vous demande la
permission d'aller chez moi essayer mon déjeunement...

ERNEST, qui écrit au petit bureau à droite, au fond.
J'ai eu faire autant (A part.) Dans cinq minutes il aura la
lettre. (Tout le monde sort sur le chœur, et les portes du fond se
referment.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, MADAME DE L'ÉTANG, ensuite ANDRÉ.

LA BARONNE, *près de la porte du fond à gauche, à madame de l'Étang, qui va entrer à droite.*

Eh ! bien !... M. Georges de Chenevières ?

MADAME DE L'ÉTANG.

Il viendra.

LA BARONNE, à part.

Ce mariage manqué !... Thérèse !

MADAME DE L'ÉTANG.

Qu'avez-vous donc, ma chère, vous paraissiez bien préoccupée ?...

LA BARONNE.

Moi ! quelle folie ! adieu ! je vais me mettre à mon piano... c'est-à-dire au vôtre. — Il me rappellera un autre temps.

MADAME DE L'ÉTANG, d'un ton de reproche.

Le temps de M. Georges de Chenevières !

LA BARONNE.

Ah ! que dites-vous là ! M. de Chenevières, mais je ne l'ai jamais vu... je ne le connais pas... et je m'étais bien juré de ne jamais le connaître...

MADAME DE L'ÉTANG.

Et cependant vous me le faites inviter...

LA BARONNE.

Oui, parce qu'il faut que je le voie... que je lui parle... il ne saura pas qui je suis... tant que je ne serai pas mariée.

MADAME DE L'ÉTANG.

Il y a donc là un mystère ?

LA BARONNE.

Où.

MADAME DE L'ÉTANG.

On parlait d'un mariage manqué.

LA BARONNE.

Justement ; je m'y intéressais beaucoup...

MADAME DE L'ÉTANG.

A ce mariage ?

LA BARONNE.

A la mariée, partie le jour même où M. de Chenevières devait l'épouser... je n'avais rien pu savoir depuis... à mon retour, j'ai envoyé aux informations... mais inutilement... qu'est-elle devenue ?...

MADAME DE L'ÉTANG.

Une ouvrière... est-ce qu'elle vous était quelque chose ?

LA BARONNE.

Rien... Rien !... mais cette pauvre fille... qui vivait de son travail... J'ai connu sa mère.

MADAME DE L'ÉTANG.

Une mère... qui veillait sur elle.

LA BARONNE.

Non... car séparée de son mari peu de temps après la naissance de ce premier enfant qu'elle ne revit plus, cette malheureuse femme était restée seule au monde, avec une autre enfant, plus jeune d'un an, une seconde fille... née de sa faute... élevée en secret, et à qui elle n'avait pas eu même un nom à donner !

MADAME DE L'ÉTANG.

Pauvre enfant !

LA BARONNE.

Oh ! celle-là était devenue riche par sa beauté... puissante... par son malice... heureuse, si le boulier n'achète à prix d'or... Celle-là était comme tant d'autres... la fantasia d'un jour... le caprice d'un moment. — Le bouquet qui se paie un louis le matin dans sa fraîcheur et qu'on rejette le soir quand il commence à se faner. Celle-là, lui-il le dire ? en se voyant tombée si las... à plus d'une fois maudit sa mère !...

MADAME DE L'ÉTANG.

Eh ! quoi !...

LA BARONNE.

Aïe ! T'en souviens-tu.

Pardieu, mon Dieu, pardon de ce blâme !

Car de sa faute ce vain se ne ditent.

Ah ! quand j'accuse une autre que moi-même,

Ne poussez que l'orgueil de l'enfant !...

Sur cette voie où gaiment on s'égare,

Trop tard l'âme se voudrait revenir !

Avec l'honneur, on y perd le courage,

Et le droit de se repentir.

(Elle essuie ses larmes.)

MADAME DE L'ÉTANG.

Allons, séchez vos pleurs !...

LA BARONNE.

Et maintenant que vous savez tout... j'ose ! si cette soirée allait se courir, si chaste, si pure... de loin, sans le connaître, sans l'avoir jamais vue, sans oser l'approcher, de peur de la flétrir... de la compromettre !... Si, instruite par hasard de sa demeure, elle était introduite un jour chez elle... presque heureuse de ne pas l'y rencontrer... déposant là secrètement un vœu... une offrande pour ce mariage... dont elle apprend aujourd'hui la rupture !

MADAME DE L'ÉTANG.

Oh ! alors, je comprendrais qu'elle cherchât à faire causer au moins ce M. Georges de Chenevières...

LA BARONNE.

Qui croyait sa fiancée orpheline, sans famille... et qui doit le croire toujours !

MADAME DE L'ÉTANG.

Du moment que vous n'avez que moi dans votre confidence...

LA BARONNE.

Merci merci ! (Reprenant sa pitié.) Mais folle que je suis, — je vous attriste et je m'assombriss moi-même aujourd'hui. — Ce jour de l'année qui ne doit être qu'un long éclat du rire. — Voyez-vous, chère, c'est comme cela qu'on se fait des rides avant l'âge ! (Elle se regarde dans la glace à droite.) — Le rire nous va bien... — rions. — Les pleurs enlaidissent... ne pleurons jamais... C'est comme une blonde qui se mettrait du rose... C'est élémentaire, ça !

MADAME DE L'ÉTANG, à part.

Pauvre femme ! j'aimais mieux ses larmes.

ANDRÉ, entrant du fond à gauche.

Les cahèches sont assésées !...

MADAME DE L'ÉTANG.

Dites qu'on me donne un pelisse, mon chapeau !

LE COMTE, dans le salon du fond, avec des invités.

Au piano, la Baronne !

LA BARONNE.

Je vais vous attendre au piano. (De la porte, à demi-voix.) Et si M. de Chenevières vient ici...

MADAME DE L'ÉTANG.

Je vous préviendrai.

LE COMTE, entrant et offrant sa main à la Baronne.

Ah ! chère Baronne... Kommen sie zum piano !... sozia von Weier. (Il l'embrasse, la porte du fond reste ouverte.)

TOUS, en dehors.

Ah ! enfin !... au piano !

LA BARONNE.

Je veux bien, puisqu'on ne part pas... mais je ne sais plus des vieilleries... (La Baronne, conduite par le comte, sort par la porte de gauche, où fond ; elle pose derrière la glace sans tain et va d'assoir au piano, qui est en face de la porte de droite et en vue du public. La Baronne tourne le dos au public. Quelques invités sont groupés autour d'elle. Elle joue la valse de Weber.)

SCÈNE V.

MADAME DE L'ÉTANG, LISE, ANDRÉ, dehors, LA BARONNE, TOUS LE NOUVEAU.

LISE, par la droite.

Voilà, madame. (Elle donne un chapeau et un par-dessus à madame de l'Étang.)

MADAME DE L'ÉTANG.

Bonne ! Bien ! M. d'Ancey est-il de retour ?

LISE.

Oui, madame. Ah ! l'ogibisme de dire à madame qu'on a apporté son costume de chez mademoiselle Hermance.

MADAME DE L'ÉTANG.

Avez-vous demandé un domino ?...

LISE.

Oui, madame... on va revenir.

MADAME DE L'ÉTANG.

Vous ferez mettre une ceinture et des boutons bleus.

LISE.

Oui, madame !

(Madame de l'Étang sort par la droite au fort et va écouter la Baronne qui est au piano.)

SCÈNE VI.

LISE, ANDRÉ, puis THÉRÈSE.

LISE, *écouant.*

Oh ! que c'est gentil cela !

ANDRÉ.

N'est-ce pas ? c'est une dame qui est diablement chic !... heu ! comme c'est touché !...

LISE.

Est-ce qu'elle est jolie ?

ANDRÉ.

Pas mal ! pas mal ! et puis elle est baronne, à ce qu'elle dit !

LISE.

Elle est noble ?...

ANDRÉ.

Bah ! ou l'est toujours un peu par alliance ! *(Il sort par le fond à gauche.)*

(Le piano cesse. On ferme les portes du fond. Un domestique en dehors boîsse le store de la glace sans tain.)

Tous en dehors applaudissant.

Bravo ! bravo !

DOMESTIQUE, criant dehors.

Brava !

THÉAISE, entrant par la gauche, 2^e plan, en costume d'ouvrière très-simples.

Vous êtes ici, mademoiselle ?

LISE.

Ah ! c'est vous, entrez, entrez !

THÉAISE.

Voici le domino que vous avez demandé... et que mademoiselle Hermine vous envoie.

LISE.

Ah ! oui, mademoiselle Hermine, c'est votre maîtresse.

THÉAISE.

C'est mon amie.

LISE.

C'est bien !

THÉAISE.

Va-t-on l'essayer ?...

LISE.

Nou... voilà tout le monde parti... d'ailleurs, un domino va toujours ?... mais, par exemple, il faut changer la ceinture de celui-ci !

THÉAISE.

Mou Dieu ! comme vous voudrez, seulement je n'ai pas de ruban.

LISE.

Je vais vous en donner, là... dans cette chambre... vous y trouverez tout ce qu'il vous faut, passez !

THÉAISE entrant à droite.

Oui, mademoiselle.

(La femme de chambre va pour la suivre.)

SCÈNE VII.

GEORGES, LISE, ANDRÉ, puis THÉRÈSE.

ANDRÉ, du fond à gauche.

Par ici, monsieur !

LISE.

Qu'est-ce donc ?

(Georges paraît au fond.)

ANDRÉ.

Un monsieur qui veut écrire un mot pour madame.

GEORGES *(posant son chapeau sur un canapé à gauche.)*

Oui, je viens de recevoir une invitation de la part de votre maîtresse, je voulais l'en remercier.

ANDRÉ.

Elle sort à l'instant.

LISE *(indiquant la table au fond à droite.)*

Voilà sur ce bureau tout ce qu'il faut à monsieur.

GEORGES allant à la table.

Merci... oh ! un mot seulement avec ma carte... *(il s'assied et écrit.)*

LISE.

Pardon ! j'ai affaire là pour un costume ! *(elle entre à droite dans la chambre où est Thérèse.)*

GEORGES.

Bien, bien, allez à votre ouvrage.

ANDRÉ *(se chauffant au fond à la cheminée.)*

Nous n'en manquons pas aujourd'hui.

GEORGES *(criant.)*

Ah ! madame de l'Étang a beaucoup de monde.

ANDRÉ.

Je ne crois pas, monsieur, mais on soupe après le bal.

GEORGES, à part.

Bal, souper !... voilà des gens qui savent être heureux !... *(il se lève) ma foi je veux en essayer... (rien) c'est brutaux qui me présentent, avec M. D'Ancey !... M. D'Ancey ! (plus sérieux). Ah ! ce ne sera pas le premier service qu'il m'aura rendu peut-être (A André.) Tenez, mon garçon, mon billet et ma carte.*

ANDRÉ.

Madame les aura en rentrant. *(Il va pour sortir.)*

(Georges prend son chapeau et remonte lentement vers le fond à gauche, tout en remuant ses gants.)

ANDRÉ, voyant rentrer Thérèse par la droite.

Tiens ! cette dame qui est restée ? elle a choisi un drôle de costume, pour une baronne ! *(il se salue et dit en riant à part.)* Farceuse ! va... *(il sort par le fond à droite.)*

THÉRÈSE.

Qu'à donc ce domestique à rire ! *(elle va pour sortir.)*

SCÈNE VIII.

GEORGES, THÉRÈSE.

GEORGES, se retournant en croquant parler à André.

Ah ! dites-moi... j'oublie.

THÉAISE, s'arrêtant.

Monsieur !

GEORGES la reconnaissant.

Grand Dieu !

THÉAISE.

M. Georges !

GEORGES.

Thérèse !

THÉAISE *(tremblante).*

Je ne vous cherchais pas, monsieur, croyez-le bien... je venais ici pour une commande pressée... et je pars.

GEORGES *(la retenant).*

Oh ! vous ne m'échapperez pas.

THÉAISE.

Que me voulez-vous ?

GEORGES.

Thérèse ! Thérèse ! Je vous retrouve enfin... après tant de recherches ! quand je désespérais de vous revoir jamais ! il me faut une explication !

THÉAISE.

Oh ! vous me faites pour !... laissez-moi, monsieur, laissez-moi partir.

GEORGES.

Je conçois, vous tremblez devant moi... vous rougissez, vous avez honte !...

THÉAISE.

Moi, avoir honte... rougir... et de quoi ?... quand c'est vous !...

GEORGES.

Comment ?... après ce qui s'est passé ?

THÉAISE.

Ah ! M. Georges ne me rappelez pas cette journée fatale où vous m'avez fait insulter... outrager...

GEORGES.

Moi !

THÉAISE.

Fallait-il tant d'éclat et de scandale pour rompre un mariage auquel je ne croyais pas au fond du cœur, car je sentais bien que pour moi c'était un rêve trop brillant... un bonheur impossible !

GEORGES.

Thérèse, je ne vous comprends pas.

THÉAISE.

Au lieu de cette comédie cruelle, que vous m'avez jouée, il fallait venir franchement à moi en me tendant la main et me dire : Thérèse vous êtes une brave fille... mais trop simple, trop pauvre pour être ma femme !

GEORGES.

Que signifie ?

THÉRÈSE, continuant.

Je serai votre ami, votre protecteur... je veillerai sur vous ! Oh ! je vous le jure, j'aurais accepté courageusement ce sacrifice... mais vous abaissez à ce point... me faire ostrager ainsi devant vos amis... devient mes compagnes... pour manquer à vos serments... oh ! c'était bien mal, M. Georges, bien mal !

GEORGES.

Quoi ! vous avez cru ?... mais non, vous vous jouez encore de moi, comme autrefois, comme toujours... et puisque vous êtes sans pitié, je vous le jure, je serai votre ami, sans pitié... ah ! mais vous-même à tuer un amour, qui ne peut pas s'éteindre... qui ne peut pas mourir ! Courage Thérèse ! dit-moi quel amant de votre sort, qu'il foula à ses pieds, vous n'êtes pas digne de le porter !... dites-moi que vous m'avez trompé !... que vous êtes une misérable !

THÉRÈSE.

Ah ! Monsieur ! *(elle tombe dans un fauteuil et se cache la tête dans les mains)*.

GEORGES.

Ah ! De votre bonté paternelle.

Ah ! dites-moi que cette voix si pure, ces yeux si doux, cet air plein de candeur, comme autrefois ne sont qu'une imposture ! Qu'en vous, hélas ! qu'en vous tout est mensonge !... Ayez pitié, oui, c'est un être humain que vous jouez pour me tromper... Écoutez-moi ! je vous supplie, Madame... Et je mourrai pour ne plus vous aimer !

THÉRÈSE, allant vers lui.

Comment ? ce n'était donc pas un jeu... une prétexte... cette accusation... elle était dénuée... et vous l'avez acceptée... et vous m'avez abandonnée... éternellement mourante !...

GEORGES.

Mais c'est qu'alors la fureur, le désespoir m'étaient fait perdre la raison !... Tout à ma vengeance, j'emmenai M. D'Ancey hors de cet appartement maudit, je le remis de Gournay et son neveu à me servir de témoins, je reçus une blessure qu'on disait mortelle... et pourtant quelques jours après, échappant à la surveillance de mes amis... pleins, me soutenant à peine... j'étais chez vous !... je vous redemandais à une amie... qui ne dut que me dire ce mot fatal : *disparaitre !* partie !

THÉRÈSE.

Mais oui... quand je revins à moi dans cette pauvre chambre... oh ! j'étais seule... toute seule... et que je retrouvai cette lettre qui m'annonçait que ma mère était mourante... je partis, sans confier mon triste secret à personne... je partis pour aller mourir avec elle !

GEORGES.

Oh ! si vous disiez vrai !... mais non !... mais non !... je sais tout !... vous étiez partie dans la nuit même pour l'Allemagne.

THÉRÈSE.

Pour l'Allemagne ?

GEORGES.

M. D'Ancey revint me voir... il vous avait cherchée, vous qui étiez une fausse baronne pour lui, comme une fausse orfèvre pour moi, et le riche appartement était abandonné contre l'humble mansarde par celle qui nous avait trompés tous les deux.

THÉRÈSE.

Georges... M. Georges, je ne comprends rien à ce que vous me dites !... vous me feriez douter de votre raison ou de la mienne !...

GEORGES.

Mais dites-moi donc !...

THÉRÈSE.

J'étais partie pour Nantes, je vous le répète... pour Nantes... oh ! j'arrivai un jour trop tard... ma mère était morte !

GEORGES.

Madame Disner ?

THÉRÈSE.

Sans doute !

GEORGES, avec explosion.

Mais c'était donc bien votre mère ?

THÉRÈSE.

Oh ! ne le savez-vous pas !... il n'y avait aucune trace d'elle... pas même une tombe !... je chémerai dans un faubourg de la

ville deux mois à pleurer, à souffrir, à penser à vous, car je vous aimais encore... malgré moi... jusqu'à ce que la pauvreté me ramenât à Paris... ou travail... ma seule ressource ! je courus à cette chère petite chambre où j'avais été si heureuse... elle était louée à une inconnue... mon modeste mobilier, le seul héritage de mon père... avait été vendu pour payer le loyer !... moi, je n'avais songé à rien... j'avais cru qu'on mourait de douleur !

GEORGES.

Tenez ! tenez ! il y a tant de candeur dans votre regard... dans votre parole... que, lorsque je vous vois, lorsque je vous écoute, je suis tenté de me dire : « Non, tout cela n'est pas mensonge, calcul, comédie... elle ne me trompe pas... non, non ! » Et pourtant, j'ai tort... vous mentez, j'en suis sûr !

THÉRÈSE.

Oh ! Monsieur !

GEORGES, avec force.

Vous mentez, car M. de Gournay à son retour de Nantes m'écrivit : « une bourse pleine d'or, était arrivée pour cette dame Disner... votre mère... la veuve de sa mort !... un dernier présent de sa fille ! *(Thérèse le regarde avec stupeur)* de sa fille, qui vivait à Paris dans la honte et dans la détresse !

THÉRÈSE, poussant un cri.

Oh !... taisez-vous ! Monsieur, taisez-vous ! Mais qui me défendra donc contre cette affreuse calomnie... puisque vous y croyez, vous ! mon Dieu ! que dire ! Comment leur prouver... Je ne suis qu'une pauvre fille... je n'ai que des larmes... et il ne veut pas y croire !

GEORGES.

Thérèse !

THÉRÈSE.

Ah ! laissez-moi... je comprends maintenant vos soupçons indignes, et je vous hais !... je vous hais autant que je vous ai aimé !

GEORGES, s'élançant près d'elle.

Thérèse ! oh ! ne dites pas cela ! car, je vous aime encore, moi !... oui, oui... je veux en vain lutter contre mon amour !... Coupable ou non, je vous aime ! M. de Gournay m'appelle auprès de lui pour un riche mariage... mais je sentais là que mon cœur était à une autre !

THÉRÈSE.

Et moi, aussi, on veut me marier...

GEORGES.

Vous !

THÉRÈSE.

A un honnête jeune homme qui ne veut connaître mes malheurs que pour me les faire oublier !... Ah ! il me croirait, moi, plutôt que de croire ce lâche qui m'a insultée !... votre ami sans doute.

GEORGES.

M. D'Ancey !

THÉRÈSE.

Lui, que je voudrais confondre... devant vous... devant le monde entier !... Ah ! si vous le voyez !...

GEORGES.

Mais ici même... ce soir... à cette fête !

THÉRÈSE.

Il y sera !

GEORGES.

Eh ! sans doute !...

THÉRÈSE.

Il y sera !... *(à part)* Oh ! merci, mon Dieu ! merci !

GEORGES.

Mais, que m'importe M. D'Ancey... et le monde... et ses accusations auxquelles je ne crains plus rien... Thérèse, écoutez-moi !... je l'aime, je ne le demande plus rien... plus rien que ton amour, dont j'étais si fier... si heureuse !... Réponds-moi !... sans mon amour, ma compagnie, mes larmes... je t'en prie... *(à ses pieds)* je t'en prie à genoux, pardonne-moi !...

THÉRÈSE, avec effort.

Jamais !... *(échoignant aux mots de Georges.)* jamais ! *(elle sort précipitamment par la gauche, à son tour.)*

GEORGES, se relevant avec désespoir.

Jamais !... elle a raison !... j'ai été un lâche, un misérable !... l'accuser de mensonge !... la croire coupable !... Oh ! non... c'est impossible ! *(Depuis que Georges est parti, la porte du fond, à droite s'est ouverte et l'on aperçoit des invités dans des tréteaux pour le bal ; les lampes et la lustre sont allumées.)*

SCÈNE IX.

GEORGES, ERNEST, en costume d'aristocrate, marchant à la hâte ; à la fin, ANDRÉ.

ERNEST, entrant par la droite.

Il viendra ! parlons ! j'en suis sûr !

Ernest!

GEORGES.

ERNEST.

Ah! tiens! encore ici! vous êtes donc revenu, à moins que vous ne soyez pas encore parti!

GEORGES.

Non... et je suis bien aise d'être resté... vous me direz...

ERNEST.

Bien, cher!... parlons de mon costume... comment le trouvez-vous... hein? c'est gentil, c'est coquet... ça desine, ça pince!

GEORGES.

Cette lettre de la part de madame de l'Étang... oh vous me promettez une surprise?...

ERNEST.

Vous l'avez reçue... vous êtes des nôtres... Quel costume mettez-vous? en Arabe, je vous conseille!

GEORGES.

Mais ne viendrez pas!... mais cette surprise dont vous me parlez!

ERNEST.

Si fait! il faut venir... et vous l'aurez... la surprise!

GEORGES.

Je l'ai eue!...

ERNEST.

Ah! bah! vous l'avez vue... votre passion! votre future passion!

GEORGES.

Thérèse...

ERNEST.

C'est-à-dire la Baronne.

GEORGES.

La Baronne!...

ERNEST.

Ah! sapristi! je suis fiché de ne pas avoir été là... ça dû être drôle.

GEORGES.

Trêve de plaisanterie!... je l'ai vue ici... tout à l'heure... Thérèse, une jeune ouvrière... l'innocence même...

ERNEST.

Ah! bien! ah! bon! à ça va recommencer!... L'innocence qui boit du champagne, qui fume des cigarettes et qui chante des gaïcolles au piano!... ha! ha! ha!

GEORGES.

Si vous n'étiez pas un décevoir, je vous tuerais! je vous écraserais! (il le fait paraître.)

ERNEST.

Ah! ah! ah! sapristi! comme vous y allez!... halte-là, s'il vous plaît... on n'est plus comme moi!... Voyons, mon bon!... Tenez! vous avez de jolies petites brochettes!... c'est de cher!...

GEORGES.

Par grâce! par pitié!... par notre ancienne amitié!... au nom de ce bon M. de Gournay...

ERNEST.

Mon oncle! ah! pauvre bonhomme! il ne veut plus revenir à Paris, il ne veut plus croire à rien, depuis...

GEORGES.

Répondez-moi!... vous l'avez donc vue ici, avant moi!...

ERNEST.

Qui?

GEORGES.

Thérèse!

ERNEST.

La Baronne!

GEORGES.

Thérèse, la Baronne, comme vous voudrez!...

ERNEST.

Mais oui! mais oui! mais oui! mille fois oui!... a-t-il donc l'air de dire!... (riant.) Avec son Baron... le comte... le futur présent!

GEORGES.

Qui ça, le comte?...

ERNEST.

Eh bien! M. de Danieper! joli nom! un mari qu'elle a trouvé quelque part, aux eaux, en Allemagne!

GEORGES.

En Allemagne!

ERNEST.

D'où elle arrive!

Ah! c'en est trop!

GEORGES.

ERNEST.

Où, n'est-ce pas?... (continuant à parler en même temps que Georges.) Aller chercher dans les révisions inconnues... mais, il est bon! ah! sapristi! il est très-bon!

GEORGES, se promenant avec agitation.

Elle me parlait d'un mari... un ouvrier, sans doute. Mais un étranger... et elle une Baronne!

ERNEST, fuyant la voix.

Ah! vous ne savez pas!... il achète un hôtel... Elle aura maison... Nous irons faire la cour à sa femme!... ha! ha! ha!

GEORGES, le secouant par le bras.

Mais vous taisez-vous!...

ERNEST.

Ah! mais! ah! mais! Qu'est-ce que ça vous fait?...

ANDRÉ, paraissant à la porte de droite 2^e plan.

Où, on jouera par ici... et plus tard...

GEORGES, l'apercevant.

Ah! (souriant à l'air) Bien aimé... cette jeune personne qui était ici... avec moi... quand vous sortiez avec ma carte...

ERNEST.

Ah! bien! il va consulter les domestiques!... il est toqué!

ANDRÉ.

Ah! oui!... ah! je sais... ce n'était pas une jeune personne!

ERNEST.

Parbleu!

GEORGES.

N'importe!

ANDRÉ.

C'était une amie de madame!... madame la Baronne...

GEORGES.

La Baronne!

ERNEST.

Là!

GEORGES.

Mais ce tablier d'ouvrière... ce bonnet!...

ANDRÉ.

Ah! oui!... un costume qu'elle essayait pour ce soir... (Il trace, sort par la gauche et lève la tête de la glace sans tain.)

ERNEST.

Tiens! je n'y pensais pas!... c'est ça!

GEORGES, tombant assis dans un fauteuil.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!... mais je suis fou!

ERNEST.

C'est ce que je disais tout à l'heure; elle s'est moquée de vous!... (Georges relève vivement la tête.) Mais, je vous conseille de lui rendre ça au hui!...

GEORGES, se levant.

Au bah!... elle y viendra!

ERNEST, riant.

Elle!... elle danserait plutôt sur la tête que d'y manquer... (ouïsque à l'orchestre.)

GEORGES, se promenant, à l'air.

Elle y viendra!... Eh! bien! moi aussi, j'y viendrai!... je la verrai... et si elle s'est jouée de moi... malheur à elle!

SCÈNE X.

GEORGES, ERNEST, D'ANCENY, en sous-paire Louis XIII, le comte de DANIEPER, en don Juan très-élégant.

(Des invités travestis circulent au fond. Deux domestiques viennent allumer les candélabres de la cheminée.)

D'ANCENY, à Danieper qui entre avec lui par le fond à gauche. Vous êtes bien! très-bien!

ERNEST, descendant à Georges.

Ah! sapristi! dites donc, c'est lui!

GEORGES.

Lui, M. D'Ancey.

ERNEST.

Eh! la conquête de la Baronne!... son fiancé de mari!

GEORGES.

Son mari!

ERNEST.

Costume espagnol!... hein! il est superbe!

GEORGES.

Son mari!

D'ANCENY.

Eh! mais, c'est M. de Chenevières!... comment va? (Georges)

à les yeux attachés sur le comte et content avec peine son agitation.)

D'ANCENT.
Qu'avez-vous donc ? ce trouble !
ERNEST, bas.
Calmez-vous ! calmez-vous !
Quoi ?

GEORGES, d'une voix étouffée par la colère.
A bientôt, Messieurs !... à bientôt ! (Il sort précipitamment par la gauche.)

SCÈNE XI.

D'ANCENT, le comte de DNIFFER, ERNEST, ensuite madame de L'ÉTANG, LISE et ANDRÉ. (Invités qui circulent au fond.)

DNIFFER.
Ce monsieur, il faisait bien la moue.

ERNEST.
Ha ! ha ! ha ! plus ton que jamais ! Si cela continue, il faudra le faire enlever !

DNIFFER.
Ah ! ça, à qui tiabie en a-t-il... est-ce que ?...

ERNEST.
Il l'a vue.

ERNEST.
Ah ! bah !

D'ANCENT.
Vue !... qui ? (A partir de ce moment, les répliques doivent être échangées très-vivement.)

ERNEST.
Ah ! vous croyez que nous parlons de la Baronne... avouez !

DNIFFER.
Oh ! oh !

D'ANCENT.
Vous avez peur !... vous êtes jaloux !... ça se trouve bien !

ERNEST.
Ça se trouve bien. Was... quoi ?

ERNEST.
Il veut dire que vous êtes sûr de votre affaire !... Vous êtes de coiffe !... sapristi ! le beau plumet !...

DNIFFER.
Né coiffe !... je ne comprends pas... Was... pardon... je suis-étranger.

D'ANCENT.
Vous ne... ah bien !...

ERNEST.
Né coiffe... ça veut dire... que vous avez une bonne tête... et qu'il n'y manque rien...

D'ANCENT.
Comme à la mienne.

ERNEST.
Comme à celle qui sort d'ici.

DNIFFER.
Ah ! merci ! merci !

D'ANCENT.
Vous aimez cette chère Baronne...

DNIFFER.
Comme un fol !

ERNEST.
Fou !

DNIFFER.
Oh ! nous autres hommes du Nord, on nous accuse d'être froids... Calomnie, Der Teufel ! c'est du feu qu'il y a sous notre glace !... mais, rien obtenu, rien !

D'ANCENT.
Vous l'avez connue à Bade.

DNIFFER.
Non, à Hombourg... où elle était venue pour chercher...

ERNEST.
Un mari ?

DNIFFER.
Non, la mort... et moi j'y cherchais des émotions à la rousse et à la noire... un petit cheu très cheu ! vingt mille thalers d'émotions !... un jour que je pensais beaucoup...

D'ANCENT.
Vous étiez ému !...

ERNEST.
Non ! je ne voyais pas le diable du penquin emporter mon or... je n'avais des yeux que pour une dame chère, oh chère ! qui me regardait avec un intérêt !...

Mait la Baronne !

ERNEST.
Parbleu !

D'ANCENT.
Je l'ai reconnue à l'intérêt.

DNIFFER.
Je me rapprochais d'elle. Elle daigna s'associer à mon cheu !... J'étais content ! elle jouait des sommes fous...

ERNEST.
Folles !

DNIFFER.
Avec une ardeur, une passion qui me difertissait fort... Elle savait l'air par la pousse... Et nos mains se redonnaient toujours !

ERNEST.
Par hasard !

D'ANCENT.
Nous perdiez !...

DNIFFER.
Au contraire !

D'ANCENT.
Elle gagnait !

DNIFFER.
Peu ou beaucoup ! Et le soir quand elle voulait partager, je lui dis : laissons tout ensemble, Der Teufel ! Laissons tout ensemble !

ERNEST ET D'ANCENT.
Et elle laissa ?

DNIFFER.
Non !

ERNEST ET D'ANCENT.
Pas possible !

DNIFFER.
Monsieur le comte, elle dit en baissant ses beaux yeux, je ne laisserai l'air en commun qu'avec un mari !... Eh ! rien je veux bien, que je craie... Eh ! rien ! je serai votre mari !

D'ANCENT.
Vous étiez pincé !

DNIFFER, étouffé du ...
Pincé Was... parbleu... eh ! comprends pas... je suis-étranger... Was... pincé ! sch kann nichd verstehen.

ERNEST.
C'est-à-dire... amoureux !

DNIFFER.
Fol !

ERNEST.
Fou !

DNIFFER.
Oh ! nous autres hommes du Nord, on nous accuse d'être froids... Calomnie !...

ERNEST, riant et sifflant.
Der Teufel !... c'est du feu...

D'ANCENT, de même.
Qu'il y a sous notre glace !

ERNEST, riant très-fort.
Ya !... torré ! Le lendemain j'en voyais une dalle dans le bras d'un Anglais qui voulait rester chez elle malgré moi.

ERNEST, riant.
Pour partager ?

D'ANCENT, à part.
Quelque sot qui voulait briser les glaces... comme moi !

DNIFFER.
Et à présent que la voilà ma femme, je casserai les bras à tous ceux qui oseraient...

ERNEST.
Ah ! sapristi !

D'ANCENT.
Bien du plaisir... (à part.) Moi, je ne cessais que les glaces.

DNIFFER.
Et ce petit monsieur qui était là tout à l'heure...

ERNEST.
Georges !
(La musique reprend. Le fond se remplit d'invités élégamment travestis.)

D'ANCENT.
M. de Chenevrières !

DNIFFER.
Il me regardait avec des yeux...

ERNEST.
C'est peut-être son habitude.

DNIFFER.
Je n'aime pas qu'on me regarde.

C'est votre costume.

D'ARNET.

ERNEST.

Oui, oui, votre beau costume... (à part.) Sois tranquille, vieux, on l'en fera porter un autre.
Pendant cette scène les valets ont apporté des flambeaux. Le fond, qui s'est ouvert, laisse voir l'appartement éclairé pour une soirée, et remplie des personnages de la 4^e scène en différents costumes. Les femmes sont masquées.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME DE L'ETANG, LA BARONNE, ROSINE, TOUT LE MONDE.

CHŒUR.

AIR De la Pesante.

Bienvenue enfants du brillant carnaval,
Déjà l'archet a donné le signal,
C'est le plaisir qui nous appelle au bal!
Pour qu'en ce jour la fête

Soit complète,
Quand le soleil vous dérobe ses feux,
De lustres d'or illuminant vos jeux,
La nuit vous prête un défilé plus joyeux.

LA BARONNE, en domino, un masque à la main, rient aux éclats et entrant par la droite, 2^e plan.

Ha! ha! ha! c'est charmant!

MADAME DE L'ETANG.

Mais attendez donc!

(On danse au fond. Ernest valse avec Rosine.)

LA BARONNE.

Eh! non... laissez votre femme de chambre à ces dames!... je n'en ai pas besoin... un domino!... j'entre là dedans, comme chez moi... j'ai passé ma vie en domino.

D'ARNET, étouffé de son costume.

Tiens! vous avez changé, encore!

LA BARONNE.

Je change toujours!

DIPIERRE.

Oh!

LA BARONNE, lui tendant la main.

Il n'y a que d'ami que je ne change pas! (riant.) Ha! ha! ha! vous êtes superbe!... avec la main sur votre épaule... vous ressemblez au dieu Mars!...

D'ARNET.

C'est Vulcain déguisé!

DIPIERRE, qui a cherché ce que cela voulait dire.

Mars! ah! ah! très-tout!... elle me dirait beaucoup!

D'ARNET, riant.

Je vous aurais mieux aimé en gentille ouvrière!

ERNEST, qui vient de quitter sa valise.

Avec bouquet de fleurs d'orange au côté.

LA BARONNE, prenant le bras de Diépierre.

Il y a temps pour tout!... Eh! bien, cher comte, vous voilà au milieu des masques... Il y en a presque autant ici que sur les boulevards! Oh! je voudrais être à l'Opéra pour vous intriquer... vous faire enlacer... (mettant son masque.) Je vais commencer.

DIPIERRE.

Je vous reconnais.

LA BARONNE.

Sous le masque! oh! vous êtes beau faire... je vous attraperais toujours! (Elle se sauve par le fond à droite.)

ERNEST, masqué et frappant sur l'épaule de Diépierre.

Et attends un Dauphin... c'est fort! (riant.) Oh!... il est joli! (Le comte court après la Baronne, mais se trompant sur le chemin qu'elle a pris, il entre dans la chambre à droite.)

ROSINE, à Ernest en lui montrant Diépierre.

Oh! le beau costume! à la bonne heure! voilà un homme!

ERNEST.

Tiens! est-ce que je n'en suis pas un!

ROSINE.

Vous! vous êtes un arlequin! (La danse cesse.)

D'ARNET, passant près d'Ernest.

Georges vient d'arriver.

ERNEST.

Ah! sapristi!

ROSINE.

Quoi!

ERNEST.

Rien! (Il remonte, la Baronne entourée de dames rentre par le fond à droite.)

Oui, mesdames.

LA BARONNE, son masque à la main.

AIR De M. Cœur.

Puisqu'on nous y convie,
Livrons-nous sans regret
À la douce folie
Que ce jour nous permet.
Ah! pour les loquaces,
Sous ce masque j'étais,
L'esprit nous rend plus belles,
Et le cœur aimant
Peut croquer à des appas
Que les yeux ne voient pas.

(La Baronne s'assied sur le canapé à droite, et met son masque.)

(La musique continue après ce couplet. Georges a paru au fond à gauche, attiré par le chant de la Baronne, qui est sur le devant du théâtre.)

DIPIERRE, au fond à droite.

Très-chaud!... Elle me dirait beaucoup!... (Il s'assied à droite près de la Baronne. Madame de l'Etang remonte aux invités.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GEORGES. A la fin, ANDRÉ. (Georges très-ému, descend sur le devant de la scène.)

GEORGES, entrant du fond à gauche.

Mon Dieu! cette voix avait un charme qui m'attirait malgré moi!... il me semblait entendre... Oh! non! non!

ERNEST, l'apercevant venant du fond à gauche.

Eh!... comment, cher, vous n'êtes pas en costume! (La comte recommence.)

GEORGES.

Ernest, présentez-moi à la maîtresse de la maison.

ERNEST.

Vous avez tort!... Tout le monde est costumé. (Il se recroqueville, Georges passe près de M. Diépierre et le regarde avec une colère contenue. Il sort par le fond à droite avec Ernest.)

DIPIERRE.

Il a un trépas de manière de recarder, ce petit monsieur!

ROSINE, au fond.

M. Bridoux! M. Bridoux! la valse commence!

ERNEST.

Voilà! (Il vient par le fond à droite prendre Rosine et valse avec elle.)

MADAME DE L'ETANG, redescendant avec la Baronne et à demi-voix.

Oui, c'est lui... ce grand jeune homme pâle et triste!... (Elle lui montre Georges qui passe derrière la glace sans tain.)

LA BARONNE.

Emmenez le comte!... (Elle se tient à gauche.)

MADAME DE L'ETANG, à Diépierre.

Votre bras, cher comte.

DIPIERRE, avec empressement.

Oh! oh! petite dame! (Elle l'embrasse au fond. Tout le monde s'est éloigné.)

SCÈNE XIV.

LA BARONNE, GEORGES.

GEORGES, entrant du fond à droite et s'asseyant près de la cheminée

Oh! j'éprouve une émotion... qui me tue!

LA BARONNE, masquée, remonte jusqu'au fond avec deux ou trois dames et vient s'appuyer sur le fauteuil de Georges. Déjà sur sa voix.

Eh! bien, beau mélancolique... à quoi rêvez-vous?

GEORGES, tressaillant.

Madame!

LA BARONNE, l'empêchant de se lever.

Reste! je te dispense du salut de rigueur... Tu ne me connais pas...

GEORGES.

Ah! vous croyez...

LA BARONNE.

Mais moi, je te connais... et je puis être pour toi un ange ou un diable, comme tu voudras.

GEORGES.

Oh! je ne crois plus aux anges!

LA BARONNE.

Depuis que tu as quitté le Paradis.

GEORGES.

Le Paradis...

LA BARONNE.

N'est-ce pas un petit bonjour meslé avec un goût exquis... où le bonheur doit entrer sur les ailes d'un ange... Car tu y croisais alors? (*Georges se lève lentement en la regardant.*) Et tu l'as laissé envoler, maudroit! (*Elle descend à gauche.*)

GEORGES.

D'où savez-vous?

LA BARONNE, riant.

GEORGES.

Mais si cette jeune fille qui était si belle... belle comme vous devez l'être... vous dont la voix a un charme... qui me la rappelle...

LA BARONNE.

Vrai!... ha! ha! ha!

GEORGES.

Si cette jeune fille était un démon!

LA BARONNE.

Ah!... Il paraît que tu crois aux démons... et à quoi les reconnaît-on?

GEORGES.

Mais au charme trompeur dont ils s'arment pour nous plaire, pour nous séduire... à cette attitude diabolique avec laquelle ils vous entraînent dans un abîme qu'ils avaient couvert de fleurs!... ils nous torturent le cœur... et ils jouissent de notre trouble, de nos douleurs avec un rire satanique... que votre masque me cache en ce moment.

LA BARONNE.

Ha! ha! ha! voilà qui est formidable!... et votre ange, votre démon, qu'est-il devenu?

GEORGES.

Je vous le demande, à vous qui devez tout savoir!... est-il au ciel... est-il dans la fange?... Est-ce la plus pure, la plus adorable des jeunes filles... ou la courtisane la plus perdue et la plus étonnée!...

LA BARONNE, passant à droite.

Thérèse!

GEORGES.

Vous savez son nom?

LA BARONNE, comme se reprenant.

Ah! puisque je sais tout!

GEORGES.

Oh! je vous en prie... je vous en supplie, ne vous jouez pas de moi!... voyez, près de vous je tremble... toutes mes angoisses passées me serrent le cœur!... parlez! Thérèse est-elle ici?... Se couvre-t-elle d'un masque pour rire de ma crédulité.

LA BARONNE.

Tuas donc été bien crédule!... c'est pour cela peut-être que tu as rompu ton mariage avec elle... c'est pour avoir cru... qu'elle te trompait!

GEORGES.

Vous savez!

LA BARONNE, lui prenant le bras et faisant quelques pas avec lui.
C'est cela! tu te l'as cru! tu es été soupçonneux, jaloux!... ah! vous êtes bien tous les mêmes!... c'est la foi qui vous manque... c'est le doute qui vous tue!... Pour un soupçon vous roulez la main qui serrait la vôtre... vous rejetez dans l'abîme l'ange que vous pouviez sauver, et, cœur ingrat, vous dites alors... c'était un démon!...

GEORGES.

Mais qui donc êtes-vous, vous qui me parlez ainsi!...

LA BARONNE.

Tu ne dois pas le savoir... tu ne le sauras pas!

GEORGES.

Mais elle... elle!... si elle était, ici!

LA BARONNE (*à elle-même.*)

Ici! Thérèse!

GEORGES.

Qu'avez-vous! vous tremblez à votre tour... vous avez peur! Otez votre masque!...

LA BARONNE, très-ému.

Non! tu ne dois pas me connaître... ma vie doit être un mystère pour toi... car tu peux aimer encore!...

GEORGES (*portant la main au masque de la baronne.*)

Oh! je saurai... votre nom... votre nom!

LA BARONNE, lui prenant les mains.

Mon nom!...

Air: *Spens imprudent, fils rebelle.*

Je n'en ai point! je suis né anonyme!
Mais de tromper toujours mon cœur est fait
GEORGES.

Grand Dieu!

LA BARONNE.

Souvent, au fond de cet abîme,
On veut mourir, mais on ne le peut pas! (*bis.*)
Va, ne crois pas aux plaisirs qu'on exalte,
Le front riant et couronné de fleurs!
Quand la honte verse des pleurs
Sous le masque de la joie.

Dniéprou paraît au fond à droite retenu par D'Ancey.

GEORGES reculant avec effroi.

Thérèse... Thérèse!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ERNEST, puis D'ANCIEN et DNIÉProu puis TOUT LE MONDE.

ERNEST entrant par la gauche au fond et descendant près de Georges, bas.

Prenez garde!... voici l'autre!... le Danois!

GEORGES, entraînant à part.

C'est elle? n'est-ce pas? c'est elle!

ERNEST.

Vous en êtes encore là!

D'ANCIEN entrant par le fond à droite avec le comte.

Mais quand je vous dis qu'elle n'est pas...

LA BARONNE, à part.

Le comte!...

DNIÉProu, à la Baronne.

Oh! si fait!... je la reconnais... mon bras... prenez mon bras!...

LA BARONNE (*bas.*)

Taisez-vous!...

GEORGES (*s'élançant vers elle.* — *Musique d'orchestre.*)

Oh! vous ne m'échapperez pas!

LA BARONNE.

Monsieur!

ERNEST.

Georges!

GEORGES.

Laissez-moi!... je saurai enfin... (*Il lui arrache son masque.*)(*Les invités entrent de tous côtés.*)

LA BARONNE, reculant.

Grand Dieu! (*la Baronne se cochant la tête dans les mains ou se jeter sur le canapé à droite. Les dames l'entourent.*)

ERNEST.

Ah! sapristi!

DNIÉProu, tirant son épée.

M'écrable!

GEORGES.

Thérèse!

D'ANCIEN retenant Dniéprou.

Comte!... de grâce!

MADAME EN L'ÉTANG accourant à la Baronne qui est assise à droite.

Qu'est-ce donc?

LA BARONNE.

Il est fou!

DNIÉProu.

Laissez!... Je le tiens!

GEORGES cherchant autour de lui.

Une arme!... donnez!... ah! (*il arrache l'épée de D'Ancey porte au côté.*)

D'ANCIEN.

Non épée! prenez garde!

ERNEST.

Georges!

GEORGES, le repoussant.

Laissez-moi!

DNIÉProu, repoussant D'Ancey.

Défendez-vous!... (*Au moment où ils fendent l'un sur l'autre.*)

la Baronne pousse un cri et se jette entre eux.)

LA BARONNE.

Non! (*elle est frappée par l'épée de Dniéprou.*) ah! (*Madame de l'Étang la repousse dans ses bras.*)

DNIÉProu, laissant tomber son épée.

Oh!

GEORGES jetant la sienne.

Dieux!

MADAME DE L'ÉTANG, soutenant la Baronne.

De l'air! de l'air!... aidez-moi.

D'ANCIEN.

Là, dans le petit salon !
(Madame de l'Étang et Baronne se tiennent la Baronne que l'on dé-
pose sur un fauteuil, à l'entrée du salon du fond en vue du public.)
D'ANCIEN. à Georges

Où ! je vous tue !

GEORGES, pâle et immobile.

Vous me rendrez service, Monsieur ! (D'acier remonte.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, THÉRÈSE

THÉRÈSE, entrant par la porte de gauche.

Non ! laissez-moi ! j'entrerais ! c'est M. D'Ancey que je de-
mande. Il est ici ! je le verrai !

GEORGES.

Thérèse !

THÉRÈSE.

Je demande M. D'Ancey.

D'ANCIEN, descendant en scène.

Moi !

ERNEST.

Une jeune fille.

GEORGES.

Est-ce elle ? est-ce son ombre ? Thérèse !

D'ANCIEN, la reconnaissant.

Que vois-je ?

TOUT LE MONDE, au fond.

Qu'est-ce donc ?

THÉRÈSE, montrant D'Ancey, et d'une voix ferme.

C'est vous ! qui m'avez insultée ! Béatrice... et je viens vous de-
mander ici... en présence de votre monde... une explication qui
me rende l'honneur et l'estime de ceux que j'aime !...

D'ANCIEN

Mademoiselle !..

GEORGES, courant à elle.

Mais cette femme, qui est là... blessée... mourante... votre
vivante image !

THÉRÈSE.

Que dites-vous ?

GEORGES, l'entraînant au fond.

Oh ! venez ! venez !

Tous, au fond.

Ciel !

GEORGES

C'est Thérèse Thérèse D'Ancey !

LA BARONNE, se soulevant et d'une voix mourante.

Ma sœur !

THÉRÈSE, reculant avec effroi.

Sa sœur !.. moi !.. sa sœur ! (Elle revient en scène, veut re-
tourner vers la Baronne, mais elle de l'Étang l'empêche d'avancer.)

THÉRÈSE, tout en pleurs.

J'avais une sœur !

GEORGES, tombant aux pieds de Thérèse.

Pardonnez-moi ! Oh ! ma vie en l'ère pour un pardon ! (Elle
lui tend une main, et de l'autre cache ses larmes.)

76413

FIN.

N^o 1260

1260

